

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- |                                     |   |                                     |   |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/>            | Coloured covers /<br>Couverture de couleur  | <input type="checkbox"/>            | Coloured pages / Pages de couleur   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers damaged /<br>Couverture endommagée   | <input type="checkbox"/>            | Pages damaged / Pages endommagées   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers restored and/or laminated /<br>Couverture restaurée et/ou pelliculée   | <input type="checkbox"/>            | Pages restored and/or laminated /<br>Pages restaurées et/ou pelliculées   |
| <input type="checkbox"/>            | Cover title missing /<br>Le titre de couverture manque  | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/<br>Pages décolorées, tachetées ou piquées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured maps /<br>Cartes géographiques en couleur  | <input type="checkbox"/>            | Pages detached / Pages détachées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /<br>Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)  | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured plates and/or illustrations /<br>Planches et/ou illustrations en couleur   | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /<br>Qualité inégale de l'impression  |
| <input type="checkbox"/>            | Bound with other material /<br>Relié avec d'autres documents  | <input type="checkbox"/>            | Includes supplementary materials /<br>Comprend du matériel supplémentaire   |
| <input type="checkbox"/>            | Only edition available /<br>Seule édition disponible  | <input type="checkbox"/>            | Blank leaves added during restorations may<br>appear within the text. Whenever possible, these<br>have been omitted from scanning / Il se peut que<br>certaines pages blanches ajoutées lors d'une<br>restauration apparaissent dans le texte, mais,<br>lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas<br>été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion<br>along interior margin / La reliure serrée peut<br>causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la<br>marge intérieure. |                                     |   |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /<br>Commentaires supplémentaires:  |                                     | Pagination multiple.  |

# LE MONDE ILLUSTRÉ

## ABONNEMENTS :

Un An, \$3.00 - - - - Six Mois, \$1.50  
Quatre Mois, \$1.00, payable d'avance  
Vendu dans les dépôts - - - 5 cents la copie

5ÈME ANNÉE, N° 242 - SAMEDI, 22 DECEMBRE 1888

BERTHIAUME & SABOURIN PROPRIETAIRES  
BUREAUX, 30 RUE ST-GABRIEL, MONTREAL.

## ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - - 10 cents  
Insertions subséquentes - - - - - 5 cents  
Tarif special pour annonces à long terme



LA MADONE  
Tableau de Carlo Dalci (école italienne)

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 22 DÉCEMBRE 1938

## SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Noël d'autrefois.—La nuit de Noël où la chapelle blanche.—Poésie : Décembre, par Edouard Pailleron.—Primes du mois de novembre : liste des réclamants.—La robe du Sauveur.—La mode pratique, par Cousine Jeanne.—Carnet de la cuisine.—Choses et autres.—Récréations de la famille.—Feuilleton : Guet-Apens (suite).

GRAVURES : La Madonne.—Sainte Lucie et Sainte Apolline.—La nuit Sainte.—Gravure du feuilleton.

## Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

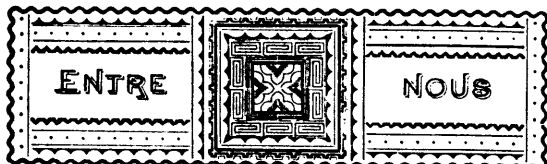
1re Prime	50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
88 Primes, à \$1	88
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

## AVIS AUX CORRESPONDANTS

Nous recevons toutes les semaines une foule de manuscrits pour lesquels nous remercions leurs auteurs. Mais nous devons dire ici ce que nous avons déjà dit cent fois : nous ne publierons aucun article qui ne sera pas accompagné d'un nom responsable.

Qu'on se le tienne pour dit.



**J'**AI craint un moment, mes amis, ne jamais plus avoir le plaisir de vous souhaiter un heureux et gai Noël, comme je l'ai fait depuis plusieurs années, car la mer, les vents et les hommes semblaient s'être mis d'accord pour m'empêcher de revoir les rives du plus bel affluent du royaume de Neptune, dieu des eaux ; mais

Celui qui met un frein à la fureur des flots  
Sait aussi des méchants arrêter les complots.

Convaincu, par l'expérience, de la profonde vérité renfermée dans ces deux graves alexandrins classiques, je remercie Dieu de m'avoir protégé, mais je garde rancune à ceux qui ont empêché l'hélicoptère du Château-Léoville de marcher plus vite et... plus tôt.

Retards impardonnables, tempêtes, coups de foudre (expression pittoresque de l'ami Faucher de Saint-Maurice), manque de charbon, vivres frais insuffisants, rien n'a manqué pour nous faire mille fois désirer revoir la patrie où ceux qui nous aiment nous attendaient avec impatience.

\*\*\* Cependant, "à quelque chose malheur est bon," ainsi que je vais le démontrer une fois de plus.

Jusqu'à présent j'étais convaincu de la vérité de certains prétendus axiomes dont on m'avait farci la tête dans ma jeunesse, et je croyais aussi sincèrement que naïvement que, par exemple,

le plus court chemin d'un point à un autre est la ligne droite et que moins on paye pour entreprendre un voyage plus on économise.

Tout cela n'est qu'illusions, chimères, rêves. J'avais pris, ainsi que mes compagnons de voyage, une ligne directe pour aller en Europe et en revenir, mais je me suis aperçu que les navires, sur cette mer, partaient quand ils le voulaient, de temps à autre, sans dates fixes, à peu près comme le faisaient autrefois les trains du chemin de fer de Sorel, dont l'irrégularité était devenue proverbiale.

Comme le départ de notre navire avait été annoncé pour fin octobre ou commencement novembre au plus tard, nous avions tous pris nos mesures en conséquence, et c'est ainsi que nous nous sommes trouvés réunis au Havre, MM. l'abbé Van de Moortel, curé de Gaspé, Faucher de Saint-Maurice, M. Déchenes, député, F. Pinault, avocat, et votre chroniqueur, tous derniers débris de l'excursion de l'Association de la Presse de la province de Québec.

Nos autres compagnons étaient partis par différentes lignes pour retourner dans leurs foyers.

Chaque jour que Dieu faisait, nous nous rendions tous les cinq sur la jetée du Havre, explorant l'horizon et regardant, comme sœur Anne, si nous ne verrions rien venir, et tous les matins nous revenions tristes et mornes, marchant en file indienne, à l'hôtel des Armes de Rouen où nous avions établi nos quartiers généraux, furieux d'attendre et de dépenser inutilement les belles piastres que nous avions péniblement mises de côté.

Nos soirées n'étaient pas toujours des plus gaies, malgré la verve de Faucher, les récits de notre excellent abbé, les saillies de Déchenes et les descriptions de voyage de Pinault, il arrivait des moments où nous nous regardions en dessous, demandant lequel de nous avait le mauvais œil, qui était le jettatore.

Pour comble d'ennui, la maison située en face de notre hôtel était occupée par un marchand de bois nommé Migraine, et nous ne pouvions mettre le nez à la fenêtre sans apercevoir une enseigne colossale portant en énormes lettres deuil, sur fond blanc, ce mot de sinistre augure : MIGRAINE !

Et pourtant, la nuit, alors que le sommeil nous échappait et que nous cherchions à tromper notre insomnie en regardant ce que pouvaient bien faire les Havrais, la lune éclairait encore de ses rayons blafards les huit lettres fatales : MIGRAINE, toujours MIGRAINE !!!

Et le navire n'arrivait pas.

\*\*\* L'ennui de cette longue attente a cependant été interrompu un jour—un seul jour—par une excursion des plus agréables que nous avons entreprise aux environs du Havre, grâce à l'obligeance de M. René Boissière, je tiens à le constater, véritable découverte qu'il nous a fait faire et que je vous demande la permission de vous conter, car les lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ pourront en profiter quand ils auront l'occasion d'aller en France.

Un dimanche, alors que nous nous éternissions dans cet hôtel des Armes de Rouen, dont il semblait que nous devions devenir les hôtes perpétuels, M. Boissière vient nous prendre en landau pour aller à Etretat, la jolie plage située à sept lieues de la cité qui a donné le jour à Bernadin de Saint-Pierre et à Casimir Delavigne.

Le temps était malheureusement un peu sombre et le brouillard qui s'élevait de la mer nous empêcha de jouir du magnifique panorama, un des plus beaux du monde, que l'on découvre quand le ciel est pur, des hauteurs de Sainte-Adrène, et qui n'a guère pour rivaux que ceux de Constantinople et de Québec.

Cependant, le côté terre était moins brumeux et nous pûmes apprécier entièrement toutes les beautés de ce coin du pays normand, si gracieux et si poétique aux jours d'automne.

La température, très douce encore, car le froid est en retard cette année, nous dit-on, a permis aux cultivateurs de travailler aux champs jusqu'à présent, et la campagne est admirable.

Les colzas et les blés sortent de terre et les grains carrés verts qu'ils forment, tranchent sur le ton sépia des terres fraîchement labourées et humides de la brume du matin.

Les maisons, aux toits de chaume ou construites en *gallandages*, attirent notre attention, et nous étonnent par leur aspect si pittoresque et si coquet, enfouies qu'elles sont le plus souvent au milieu de bouquets de grands hêtres, d'ormes touffus et surtout de pommiers à cidre, ce produit si apprécié de la terre normande.

Nous traversons le joli bourg de Montivilliers mais, en arrivant sur la place, la vue de l'église m'arrache un cri d'admiration.

—Voulez-vous descendre, dit M. Boissière ? L'église de Montivilliers est certainement un monument des plus curieux et vaut la peine d'être vue.

Nous mettons pied à terre et nous nous dirigeons du côté du portail qui s'anime tout à coup, car le prêtre vient de prononcer *l'ite missa est* ; l'office divin est terminé. C'est l'heure, et, pendant que l'orgue fait entendre ses dernières notes, la foule envahit les portes qui viennent de s'ouvrir.

Nous avons devant les yeux une preuve de plus que le sentiment religieux existe toujours en France, car l'église est pleine à se demander comment tout ce monde a pu y trouver place, et nous admirons les fraîches couleurs des jolies filles et les robustes épaules des solides gars normands.

Pendant que les vieux forment déjà des groupes sur la place pour y deviser des affaires du pays, de politique, de la pluie et du beau temps et que les bonnes commères se disposent à commenter les cancans du village, nous entrons vivement, car nous ne pouvons nous arrêter que quelques minutes, nous promettant de revenir plus tard si nous repassons par ici un jour ou l'autre.

Encore un souhait que nous ne pourrions jamais réaliser, comme vous le verrez bientôt.

L'église de Montivilliers, reste d'une puissante abbaye de religieuses fondée en 682, par le maire du palais Warraton et Saint-Philibert de Jumièges, et relevée en 1033 par le duc Robert le Magnifique, remonte en majeure partie à la construction des XIe et XIIe siècles.

Son clocher, encore couronné de sa flèche primitive, est des plus remarquable.

Nous traversons la nef toute pleine encore de fidèles ; et le suisse énorme, les minuscules enfants de chœur, les élèves du couvent et les vieilles dévotes qui partent toujours les dernières, regardent avec étonnement ces cinq étrangers qui arrivent quand tout le monde s'en va, examinant deci delà les grandes fenêtres ogivales et les vieux tableaux de cette antique maison de Dieu qui a vu tant de générations s'agenouiller sur ses larges dalles de marbre.

Nous voudrions rester plus longtemps, visiter en détail et donner un coup d'œil au Musée Bibliothèque, mais il faut remonter en voiture pour aller à Gonneville, qui possède, nous dit M. Boissière, une petite auberge où l'on ne déjeune pas trop mal.

Cette raison d'estomac fait rentrer tous les regrets que nous éprouvons de partir aussi vite.

Gonneville ? mais c'est un nom connu, si je ne me trompe, dans l'histoire du Canada. N'existe-t-il pas encore à Montréal des Pelletier de Gonneville ?

N'ayant pas de documents sous la main, je ne puis éclaircir ce point qui peut nous intéresser ; j'y verrai plus tard.

Nous nous arrêtons devant une maison de très bonne apparence, ma foi ; trois étages, style étrange, sans homogénéité, mais le tout très coquet et très propre.

—Soyez les bienvenus, messieurs, nous dit une voix mâle et bien timbrée.

Celui qui nous accueille ainsi est le patron de l'hôtel. Un singulier patron, bien campé, barbe chatain-clair dans laquelle les années ont planté quelques fils blancs, front élevé, couvert d'un beret, une vraie tête d'artiste.

Nous entrons.

Sommes-nous dans un hôtel, un musée, un atelier d'amateur ?

C'est tout cela ensemble, car si les murs sont couverts de tableaux, d'esquisses, de vieilles faïences, d'objets curieux, et si çà et là on aperçoit une toile inachevée, on entend le bruit de ferraille de la cuisine, les ordres se croisent et les parfums de volailles rôties viennent caresser

notre nerf olfactif et nous donnent l'assurance de faire un bon dîner.

Tant mieux, car il fait très faim, et rien ne creuse l'estomac comme la poésie d'un beau paysage.

L'établissement de M. Aubourg est connu de tous les artistes de France et de Savoie, et plus d'un d'entre eux y a trouvé bons repas et bon gîte, aux jours de misère, alors que la renommée lui refusait encore ses palmes et les banquiers leur argent.

En retour d'une aussi plantureuse hospitalité, on laissait à Aubourg qui une marine, qui un paysage, une scène d'intérieur, un croquis, un portrait, et c'est ainsi que l'on peut dire que les murs de cette célèbre auberge de village sont tapissés de témoignages de reconnaissances, j'allais écrire d'ex voto, en prenant ce terme dans sa meilleure expression.

Tout ce qui a un nom dans les arts est représenté ici, et nous lisons des signatures de peintre dont les tableaux se vendent aujourd'hui à leur poids de billets de mille francs.

Six grandes salles sont remplies de vieux meubles, horloges vénérables, faïences de Rouen, de Strasbourg, de Limoges, des plats admirables, des tapisseries splendides, d'armures de tous les siècles, fusils à mèche, sabres arabes, de terres cuites, de statuettes, et je trouve, jusque sur l'escalier, de vieilles crémaillères qui ont sans doute supporté les marmites de plusieurs générations.

Aujourd'hui, les peintres, les sculpteurs et les écrivains pauvres sont aussi bien accueillis qu'autrefois, mais les temps sont cependant un peu changés, les bohèmes d'autrefois ont fait fortune, Aubourg aussi, et l'on va surtout chez lui pour faire un bon dîner, arrosé d'excellent cidre et de vieux vins, le tout à des prix très modérés.

Au milieu de notre repas, une grosse servante, dont les joues sont couleur de sang, nous présente une assiette couverte de petits verres.

—Messieurs, nous dit-elle, je vous apporte le trou normand.

Nous ouvrons des yeux grands comme ça !

Les petits verres sont remplis de vieille eau-de-vie de cidre, c'est l'habitude en ce pays de boire ainsi au milieu du repas, afin de creuser encore l'estomac, et c'est ce que l'on appelle le trou normand.

"Vive la coutume de Normandie !" s'écrient Pinault et Déchenes qui, en leur qualité d'avocat, voient aussi dans ce vieil usage matière à jeu de mot, mais ne perdent pas pour cela une seule goutte de l'excellente liqueur.

Au dessert, on nous présente un album dans lequel on nous prie d'écrire ou de dessiner quelque chose. Aubourg sait que nous venons du Canada et il ne veut pas perdre cette occasion de pouvoir prouver à ses clients qu'il a des amis jusque sur les bords de la rivière Saint-Charles et du Saint-Laurent.

Faucher improvise quelques vers, j'esquisse un habitant canadien, en costume d'hiver, avec la pipe et le fouet de rigueur, nous signons tous et adieu ! à un autre voyage !

—Branle-bas de combat ! rugit Aubourg, pensant que nous remontons en voiture, et, aussitôt, un bruit à réveiller les morts, ébranle l'atmosphère et menace de casser les vitres de tout le canton.

Une servante agite avec fiénésie la corde d'une énorme cloche suspendue au dehors, un des fils Aubourg sonne du cor de chasse, un autre fait des *ra* et des *fla* énergiques sur un tambour, on entend des bruits de grosse caisse, des sons de trombonne, des miaulements de violon... et notre cocher aiguillonné par tout ce tapage fait claquer son fouet avec fureur.

Tout le monde est aux portes, le bruit redouble, les chevaux font feu des quatre fers, nous brûlons le pavé... et nous voici de nouveau, dans le calme silencieux des champs et des bois, où pas une feuille ni un brin d'herbe ne s'agite dans la plaine qui semble dormir.

\*.\* Après une heure de voiture, nous arrivons à Etretat.

Je ne vous ferai pas la description de cette jolie plage, elle se trouve dans tous les guides et je ne me sens pas de dispositions à la copier.

La mer est fort belle et la ville très coquette, mais, hélas ! on est aussi ingrat qu'ailleurs et

c'est à peine si la jeune génération connaît le nom du gracieux écrivain, Alphonse Karr, qui a découvert et mis à la mode ce coin charmant de la Normandie.

Nous visitons à la hâte et, la nuit arrivant, nous reprenons le chemin du Havre avec l'intention de souper à deux lieues d'ici, à Saint-Jouin, chez la belle Ernestine.

La belle Ernestine est la sœur d'Aubourg, de Gonnevillle, et son hôtel est encore plus curieux, quoique du même genre, que celui de son frère.

Nous sommes les seuls hôtes pour le moment et en attendant que la cuisinière soit "parée," comme on dit ici, nous admirons les chefs d'œuvre qui ornent l'hôtellerie.

Corot, Diaz, Feyer-Perrin, Duez, les deux Breton, Flandrin, Rosa Bonheur, Berne Bellocourt, Detaille, de Neuville et cent autres ont donné des toiles à la patronne de l'hôtel de Paris.

Je vois des autographes du prince de Galles, de la reine d'Espagne Isabelle, de la comtesse de Ségur, de de Laprade, Jules Claretie, duc de Magenta, czar de Russie, de tous les académiciens, des hommes politiques passés et présents, mais je remarque surtout celui d'Alexandre Dumas fils ; le voici :

"Dieu créa la belle Ernestine pour prouver que, lorsqu'elles s'en mêlent, les Normandes sont encore plus belles que la Normandie."

Je lève les yeux et regardent l'hôtelière qui est là, debout, souriant aux réflexions qui nous arrachent les curiosités que nous examinons.

Elle a des cheveux blancs et bien des rides, la belle Ernestine ; elle a soixante ans, peut-être, et cela n'est pas étonnant puisque deux générations l'ont déjà admirée, mais si la fraîcheur de la jeunesse a disparu de ces jolies autrefois rouges comme les pommes normandes, je ne puis m'empêcher d'aimer son bon visage de jolie vieille et son sourire plein de gaieté.

Elle a autre chose encore que l'on ne peut s'empêcher d'aimer, la belle Ernestine, c'est... sa cuisine, et j'ai rarement rencontré de cordon bleu aussi savant.

Avant de prendre congé nous jetons encore un coup d'œil sur deux tableaux qui ont conquis tout d'abord nos suffrages, l'un représente trois chats, rien de plus, trois petits chats qui semblent tellement vivants qu'on croit les entendre miauler ; l'autre, oh l'autre ! c'est une fantaisie d'artiste comme on en voit peu : *les écrevisses en cabinet particulier*, et c'est très convenable, quoiqu'en dise votre sourire sceptique.

Les écrevisses, rouges comme des cardinaux, sont toutes assises autour d'une table très bien garnie, ma foi ! et sont en train de payer un souper fin de premier ordre. C'est bien leur tour, aux pauvrettes que l'on mangera demain peut-être !

L'écrevisse présidente porte un toast et lève son verre, en faisant un discours que l'on n'entend pas, mais je crois bien que les hommes, grands mangeurs de crustacés, y sont fort malmenés, et toutes les autres écrevisses, verres en pinces, sont prêtes à lui faire raison.

Tout cela est fort bien brossé et très spirituel.

Il faut partir. Faucher trouve les confitures de la belle Ernestine si bonnes, mais si bonnes, qu'il en emporte un pot pour les faire goûter aux amis de Montréal et de Québec.

Ici, ni cloche, ni tambour, ni cor ne signalent notre départ. C'est plus intime, plus féminin ; nous serions les doigts de la belle Ernestine et c'est tout.

Au moment où nous allons passer le seuil de la maison, la belle Ernestine nous retient cependant encore :

—Messieurs, vous venez d'un pays lointain que vous allez revoir. Que Dieu vous accorde un bon voyage et acceptez les vœux que je fais pour vos mères, vos compagnes aimées et vos cœurs. Je vous ai entendu parler tout à l'heure de Noël ; quand vous réveillonnerez prochainement accordez une pensée à la vieille Normandie qu'on oubliera pas la visite des Français d'Amérique !

Merci ! merci ! Adieu, bonne hôtesse ! !

\*.\* Pendant que nous regagnions le Havre, une lueur rougissait l'horizon, les nuages et les

collines, et nous apprîmes le lendemain que l'église de Montivilliers, que nous avions visitée à midi, n'était plus qu'un monceau de ruines.

Mais nous l'ignorions alors, et c'est avec plaisir que nous nous mîmes au lit, fatigués et contents de notre journée.

Cette nuit-là, nous fîmes des rêves étranges : le Château Léoville était arrivé et Migraine était parti.

Tout songe n'est que mensonge.

*Lea Liden*

## NOËL D'AUTREFOIS



PROPOS de Noël, nous extrayons du *Journal des Jésuites* quelques notes précieuses qui ne manqueront pas d'intéresser nos lecteurs.

On est toujours curieux de comparer le présent au passé. On aime toujours à entendre, à travers les siècles, les échos des fêtes passées, de ces fêtes surtout qui réjouissaient et consolèrent nos pères, alors qu'ils vivaient au sein des périls et des alarmes causés par la barbarie Iroquoise.

On voit par ces notes que la messe de minuit était alors comme aujourd'hui toute pleine de joie ; mais cette joie était plus bruyante, car au son des cloches on mêlait le bruit du canon. C'étaient, du reste, les mêmes chants, le même rayonnement de lumières ; c'était la même foi qui poussait la foule au pied de l'autel et autour des confessionnaux.

"1646.—On sonna la veille à onze heures ; on dit l'air des *mortels* et ensuite les litanies du nom de Jésus. On tira un coup de canon à minuit, et aussitôt on commença le *Te Deum* et puis la messe. Le temps fut si doux qu'on n'eût pas besoin de réchaud sur l'autel pendant toutes les messes. On tira cinq coups à l'élévation de la messe de minuit.

"1647.—La veille de Noël, la nuit, nous nous assemblâmes à l'ordinaire, c'est-à-dire à onze heures et demie ; nous y chantâmes *hymns* et *cantica*, *Hæc dies* ou *Hæc nox* et *Lauda Hierusalem dominum*, répétant le tout comme antiennes, et enfin Noël ! Noël ! et à l'issue le *Te Deum*, pendant lequel nous fîmes sonner la messe, comme présupposant que c'était l'heure de minuit. Le fort tira cinq coups de canon au *Te Deum* ; la prédication se fit l'après-midi, c'était le mieux, et tout cela alla bien. Il y eut trois jours bénits : Taillandiers, Chirurgiens et Boulangers.

"1648.—La messe de minuit fut précédée des matines, qui furent dites pour la première fois, et bien. Il y eut un grand monde, et toute l'église regorgeait dès le commencement des matines, qui commencèrent à dix heures. On sonna le dernier coup un quart d'heure devant ; et on finit un quart avant minuit, et ce quart fut employé heureusement à un petit entretien, qui ne s'étant fait que par le hasard, fit voir que c'était une chose à faire avec dessein. On chanta les troisèmes psalmes, des nocturnes en musique ; en l'élévation, musique avec violon, et pendant les communions qui se firent par un autre prêtre, pendant que celui qui avait dit la grande messe disait une 2<sup>e</sup> messe à voix basse ; tout cela est bien comme cela. On n'eût pas besoin de feu dans l'église.

"1657.—Le P. Supérieur dit la messe de minuit, qui fut chantée en musique qui ne valut rien. On oublia à chanter le *Te Deum* au commencement.

"1657.—Notre chapelle fut toute pleine de monde ; beaucoup de communions. Les Algonquins y assistaient ; les Hurons entendirent la messe de minuit à l'Hôpital, qui fut dite par le P. Mercier. Le P. Priart l'a dite aux sauvages. On sonna chez nous le premier coup à onze heures, le deuxième à onze heures trois quart. Notre chapelle était toute pleine de lumières bien disposées, et fut fort chaude tant à cause que le temps fut doux, que pour le feu qu'on y avait mis."



**SAINTE LUCIE ET SAINTE APOLLINE**  
Tableau de Pasmigliand



LA NUIT SAINTE. — TABLEAU DE ZICK

LA

## NUIT DE NOËL OU LA CHAPELLE BLANCHE

**N**ous ne saurions préciser en quel siècle, ni en quel pays s'est passé le fait que nous allons raconter. Il nous est d'avis qu'il remonte au bon vieux temps, et que c'est dans quelque contrée de foi naïve et pure qu'il s'est accompli. Qu'il nous suffise de dire, pour lui donner autorité, que Mgr Dupanloup s'est plu à le raconter bien des fois.

I

Rosette était une charmante enfant de huit à neuf ans. Son front était candide, ses yeux pleins d'un feu céleste, ses joues et ses lèvres d'un brillant carmin ; mais son cœur avait plus de beauté que son gracieux visage, et dans ce jeune cœur si bien fait, une pieuse mère avait inspiré un tendre amour pour l'Enfant-Jésus.

Oh ! que Rosette pensait souvent à lui ! Oh ! que souvent, dans ses rêves d'enfants, elle eût désiré avoir vécu du temps de l'heureuse naissance du pauvre abandonné de Bethléem ! Comme

elle l'eût serré sur son cœur, réchauffé dans ses bras, consolé par sa tendresse !

II

C'était un antique usage dans le religieux pays qu'habitaient les parents de Rosette, de célébrer l'anniversaire de la naissance du Sauveur, en assistant à la messe de minuit.

Dans la soirée qui précédait, tous les membres de la famille se réunissaient, suivant la pieuse tradition des ancêtres, et vers onze heures de la nuit, on partait en troupe pour l'église du village,

où le vieux curé, en offrant la sainte messe, de vait renouveler les merveilles de Bethléem.

Chemin faisant, on répétait pour la dernière fois les refrains délicieux du cantique :

Venez, divin Messie,  
Venez ! venez ! venez !

Puis on chantait en cœur les couplets de ce joyeux Noël :

Il est né le divin Enfant,  
Jouez hautbois, sonnez musette. . .

ou ces autres :

J'entends là-bas dans la plaine  
Les anges descendus du ciel  
Chanter, à perdre haleine,  
*Gloria in altissimis Deo.*

J'allais dire que ce soir-là il ne restait personne dans la chaumière. Hélas ! les jeunes enfants n'étaient point emmenés ! Il fallait avoir dix ans révolus pour pouvoir faire partie du pieux pèlerinage. Jusqu'à cet âge, quelles que fussent les prières et les supplications, on était convenu de laisser le *petit monde* sous la garde des anges, et sous l'œil de quelque vieille engagère.

Avant le départ, on faisait donc coucher tous les enfants : des draps et des rideaux bien blancs ornaient leurs lits ; et, de génération en génération, sans doute à cause de la blancheur des rideaux et des draps, ce soir-là, on appelait le lit : *Chapelle blanche* ; et aller se coucher : *célébrer Noël dans la Chapelle blanche*.

### III

L'amour si tendre que Rosette portait à l'Enfant-Jésus, et tout ce qu'elle avait entendu dire par ses frères et ses sœurs aînés sur le pèlerinage de la messe de minuit ; les chants du départ, le refrain des noëls pendant la route, les torches allumées que le chef de famille portait à la tête de la pieuse troupe pour éclairer la marche, la splendeur de la pauvre église du village qui, cette nuit-là, ressemblait à un palais enchanté par les mille lumières qui y brillaient ; l'image de la crèche et du Sauveur naissant avec Marie et Joseph, représentés sous le vestibule ; les chants de la messe, la pieuse allocution adressée par le pasteur, la sainte communion à laquelle tous participaient ; le joyeux retour, le réveillon fait en famille presque jusqu'à deux ou trois heures du matin, autour de la fameuse bûche de Noël qui pétillait de tous ses feux, tout cela avait vivement excité les désirs de Rosette.

— Quoi ! s'était-elle dit bien des fois, est-il possible ? Je n'irai donc pas encore cette année à la messe de minuit ? Pourquoi donc n'ai-je pas dix ans ?

Jusqu'au matin de la veille de Noël, Rosette n'avait cependant osé rien dire ! Ce matin-là, elle s'était enhardie ; elle était venue trouver sa mère, elle avait prié, supplié, pleuré... mais, hélas ! en vain elle avait prié et prié avec instance ; ses désirs n'avaient point été exaucés ; ses larmes mêmes n'avaient pas eu de puissance !

— Ma petite Rosette, lui avait répondu avec bonté sa mère, nous ne pouvons t'emmenar, tu es trop jeune : tu sais aussi bien que moi que tu n'as pas dix ans ; d'ailleurs, les chemins sont mauvais, ce pèlerinage te rendrait malade. Résigne-toi, chère enfant, à passer Noël, encore ce soir, dans la *Chapelle blanche*. Je sais que ce sera un grand sacrifice pour toi, parce que tu aimes beaucoup l'Enfant Jésus ; mais offre-lui ce sacrifice, comme je t'ai appris à lui offrir tous ceux qui peuvent t'être imposés, et je suis sûre qu'il te *dédommagera*. Du moins, tu lui seras bien agréable et il te bénira.

### IV

Ces réflexions de sa mère consolèrent Rosette. La pensée de faire plaisir à l'Enfant-Jésus et l'espérance d'être *dédommagée* lui firent accepter avec bonheur et obéissance son sacrifice. Jamais même la *Chapelle blanche* ne lui avait paru plus facile. Dès qu'on lui dit d'y aller, elle ne se fit point prier ; et, pendant que ses parents se disposaient au départ et venaient lui dire adieu, elle répétait :

— Bon petit Jésus ! je vous obéis, quoique mon cœur soit bien gros : ne me bénirez-vous pas, ne me *dédommagerez-vous pas* ?

Heureuse enfant ! oh ! comme elle allait être *bénie* ! comme elle allait être *dédommagée* de son

amour pour l'Enfant-Jésus ! mais surtout de son obéissance à se résigner au sacrifice qui lui avait été si pénible d'accepter !

### V

Les parents de Rosette venaient à peine de s'éloigner ; elle entendait encore le bruit de leurs cantiques... Tout à coup, une éclatante mais douce lumière illumina sa chambrette ; un concert de musique se fait entendre, et Rosette aperçoit devant elle un groupe de petits anges !...

— Rosette, lui dit un des anges, Jésus, dont on célèbre cette nuit la bienheureuse naissance, sait combien vous l'aimez et combien vous désirez assister à la messe de minuit ; il sait aussi avec quelle bonne volonté vous avez renoncé à ce que vous désiriez tant, pour obéir à vos parents. Il veut vous dédommager ; nous sommes ici pour cela. Vous allez venir avec nous et nous ne vous disons pas ce que vos yeux vont voir et quel bonheur sera le vôtre.

Aussitôt, un léger nuage, semblable à un cousin d'azur, apparaît auprès du lit de l'enfant ; Rosette y est déposée par les anges et ceux-ci, la soutenant sur leurs ailes, s'envolent à travers les airs.

### VI

À la rapidité de la course, Rosette sentit bien que les anges franchissaient des espaces immenses ; mais où la transportaient-ils ?

Tout à-coup, minuit sonne... les anges s'abaissent vers la terre... O ciel ! ô merveille ! Rosette se reconnaît à Bethléem... Oui, c'est bien l'étable que lui a tant de fois décrite sa mère en lisant dans son vieux livre d'heures... La porte s'entrouve... Jésus lui apparaît, il est couché sur la paille dans une crèche ; Joseph et Marie sont à côté de lui... Un doux regard de Marie invite Rosette à approcher. Elle s'avance, elle tombe aux pieds de Jésus, elle les baise, les couvre de ses larmes ; Jésus la bénit... Marie dépose entre ses bras le divin enfant... Rosette le couvre encore de ses pleurs et de sa tendresse... Elle parle à Jésus et Jésus lui répond ; elle demande des grâces et Jésus les lui accorde ; elle exprime des désirs et Jésus les exauce ; elle lui fait des promesses et Jésus les accepte...

Une heure se passe dans ce saint ravissement, dans cette délicieuse société... Cependant, il faut partir... les anges, qui se sont tenus à distance viennent le dire à Rosette.

La chère enfant sait trop le prix de l'obéissance et par quelle récompense elle est payée pour hésiter.

— O Jésus, ô Marie, ô Joseph, s'écria-t-elle, il me faut vous quitter ! O petit Jésus, bénissez moi encore une fois, bénissez mon père et ma mère, bénissez mes frères et mes sœurs ! Je vous aime, mais faites que je vous aime toujours !

Et Jésus bénit une dernière fois l'enfant ; et Rosette, se replaçant sur son léger nuage d'azur, sentit les anges la soulever de terre et la porter sur leurs ailes.

### VII

Leur course fut rapide comme tout à l'heure : deux heures de la nuit n'avaient point sonné que Rosette se retrouvait dans son petit lit, entouré de ses rideaux blancs ; les anges avaient disparu avec la douce lumière qui les entourait ; les derniers chants qu'ils avaient fait entendre avant de remonter au ciel avaient cessé. Tout était calme, tout était silencieux... mais que le cœur de la petite enfant surabondait de joie ! comme elle repassait avec bonheur la scène qui venait de se passer ! comme elle répétait à l'Enfant-Jésus qu'elle l'aimerait toujours ! comme elle se promettait de toujours faire passer l'obéissance avant tout !

Elle veut s'endormir ; le sommeil ne peut monter jusqu'à sa paupière... Sa mère va revenir... que de choses elle aura à lui raconter !

Tout à-coup, la porte de la chaumière s'ouvre ; ce sont ses parents qui reviennent de la messe de minuit :

— Maman, maman, vous arrivez de l'église ; eh bien, moi j'arrive de la pauvre étable de Bethléem ! Oh ! comme l'Enfant-Jésus m'a bien *dédommagée* du sacrifice que je lui avais fait !

Et là dessus elle raconte avec transport à tous ses parents réunis autour d'elle comment les

anges l'ont transportée à Bethléem, tout ce qu'elle a vu et entendu, et les bénédictions que Jésus, Marie et Joseph lui ont données à elle-même et pour tous ses parents.

Depuis, Rosette ne cessait de recommander à tout le monde et surtout à ses compagnes que l'obéissance devait passer avant tout, qu'il n'y a rien qui rende plus agréable à Dieu que cette vertu, et qu'il n'y a pas de dévotion plus aimable que celle de l'Enfant-Jésus.

## DÉCEMBRE

Voici décembre en deuil sous son crêpe de givre,  
Voici l'ombre et la nuit, ces deux vivantes morts ;  
Le passant qui se hâte entend, comme un remords,  
La mendicité blême en suppliant le suivre.

Voici décembre en fête, et les grelots de cuivre  
Du carnaval sans frein comme un cheval sans mors ;  
Voici les folles nuits et l'heure où tu nous mords,  
O rage d'oublier que nous appelons vivre !

Le soleil est avare et les pauvres sont nus,  
Ils ont fui, les longs jours qui sont autant de trêves ;  
Les champs n'ont plus de fleurs, l'esprit n'a plus de rêves...

Cependant, aux tieleurs de souffles inconnus  
S'ouvrent discrètement, dans l'âme et dans la mousse,  
La douce violette et la charité douce.

EDOUARD PAILLÉRON.

## PRIMES DU MOIS DE NOVEMBRE

### LISTE DES RÉCLAMANTS

Montréal.—A. Roy (deux primes) 42, rue Chaboillez ; Louis Galarneau, 451, rue Panet ; J. H. Beaudry, 259, rue St-Paul ; Louis Asselin, 1435, rue Notre-Dame ; P. V. H. Grenier, 258, rue St-Laurent ; F. de Chantal, 50, rue St-Urbain ; O. Léveillé, 83, rue Workman ; Théodule A. Drolet, 1423, rue St-Catherine ; E. Perreault, 1254, rue Mignonne ; Dame A. Blouin, 435, rue William ; J. Vermosen, 205, rue St-Paul ; F. Lemay, 1068, rue Ontario ; F. X. Côté, 93<sup>1/2</sup>, rue St-Christophe ; J. O. R. Chevegny, 188, rue Montana ; L. P. Noël, 1083, rue Notre-Dame ; Delle Sara Dubé, marché St-Antoine ; J. E. Renaud, 153, rue St-Christophe ; Médéric Bouthillier, 241, rue Beaudry ; P. L'archevêque, 28, Avenue Marie-Louise ; Damasse Onésime Vermette, 533, Laguachetière ; Mlle Marie Thibodeau, 199, rue Chatam.

Valleyfield.—Emmanuel Lemay (\$15.00) surintendant de l'aqueduc.

Québec.—Dolphin Masson (\$50.00, 61, rue Bayard, St-Sauveur ; Etienne Paradis, rue St-Joseph, St-Roch ; Oscar Côté, 9, rue Jupiter ; Victor Tardif, 98, coin des rues St-Germain et St-André ; A. Fréchette, 57, rue Lachevrière ; F. X. Dion, 61, rue du Pont ; Jean Julien, 1, rue St-Simon ; Charles Burrough, avenue des Erables, Ste-Foye ; Dame J. B. Beaulieu, 47, rue la Reine ; Frédéric Lachance, 33, rue Bédard, St-Sauveur ; Alphonse Dusault, 214, rue St-François ; Alexandre Pruneau, 25, rue Ste Hélène, St-Sauveur ; Alfred Tardif, 29, rue St-Joseph ; Alexandre Légaré, 250, rue d'Aiguillon ; Dame Etienne Fournier (5.00), 170, rue St-Valier.

Rivière-du-Loup (en bas).—C. O. Labrecque, avocat.

St-Lin.—Joseph Massé.

Sault-au-Récollet.—Napoléon Deschamps.

Ste-Cunégonde.—Dame James Queen, 121, rue Atwater ; Arthur Dépati, 152, rue Workman ; Elzéar L'Ecuyer, 285, rue Delisle.

Trois-Rivières.—Arthur Caron, 48, rue St-Denis ; L. A. Ricard.

Sherbrooke.—W. J. Irwin.

Pointe St-Charles.—Edmond Blanchard, 236, rue Centre ; Dame Simpson, 342, rue Centre.

Hull.—J. T. Madore.

St-Agapit.—Dr. Eugène Dick.

Bourbonnais Grove, Illinois.—L. A. Senécal.

Noël est plus beau à la campagne qu'à la ville.—LEROUX DE LINEY.

Si le bon Noël donnait aux hommes des places, tous les Canadiens mettraient leurs souliers dans la cheminée.

Le premier indice du bonheur domestique est l'amour de la maison.—DE MONTORIER.

Vous avez vu quelquefois le bonheur !—Oui, le bonheur des autres.—A. HOUSSEY.

LA ROBE DU SAUVEUR

(Traduit de l'Ave Maria)

Les auteurs anciens rapportent que la robe sans couture portée par Notre Sauveur était l'ouvrage de Sa Sainte Mère. Elle l'avait tissée elle-même et la Lui avait mise alors qu'Il était encore enfant : cette robe grandit avec Lui, et ni le temps ni l'usage ne la détérièrent. Dieu opéra ce miracle pour Son Divin Fils, comme Il en avait opéré de semblables pour les Hébreux pendant les quarante jours qu'ils passèrent dans le désert. "Vos vêtements ne sont pas usés." (Deut. xxix, 5.) En commentant ce passage, saint Augustin dit que les vêtements des enfants s'agrandissaient miraculeusement à mesure que les enfants croissaient. Quoiqu'il en soit, nous lisons dans l'Évangile : "Quand ils l'eurent crucifié, les soldats prirent ses vêtements et se les partagèrent en quatre, et sa tunique, qui était sans couture et tout d'un tissu d'en haut on bas. Mais ils se dirent : "Ne la coupons pas, mais tirons-la au sort," selon qu'il est dit dans l'Écriture. Ils se sont partagé mes vêtements et ont tiré ma robe au sort."

Il est de croyance générale que la tunique fut achetée par les chrétiens. A son retour de la Terre-Sainte, sainte Hélène en fit don à l'église de Trèves, où l'on peut encore la voir. En 1844, l'évêque de Trèves institua des prières en l'honneur de la Sainte Robe qui, ayant été exposée à la vénération des fidèles en cette année, attira plus de deux millions de pèlerins. A cette occasion, plusieurs faveurs particulières furent obtenues.

Dans l'église d'Argenteuil, près de Paris, il existe un autre vêtement du Sauveur, qu'on appelle aussi la Sainte Robe, et dont l'évêque de Versailles proclama l'authenticité en 1804. Cela semblerait contredire ce que nous venons de dire au sujet de Trèves, si l'on ne se rappelait que Notre Divin Sauveur avait plusieurs vêtements et que les deux églises ci-dessus désignées en ont chacune un—l'église de Trèves ayant la tunique sans couture.

Les fidèles vèrent la Sainte Robe d'Argenteuil, et cette vénération est plus que justifiée par les nombreuses faveurs qu'on en a obtenues.

LA MODE PRATIQUE

UN PEU DE MODE

Les jupons de couleur très économiques ont tué complètement à la ville les jupons blancs. On peut en avoir pour grande toilette, en surah, avec volant de tulle point d'esprit coulé de ruban. Mais pour mettre couramment, je recommande le cachemire noir ou gris avec deux volants modérés de dentelles de laine noire.

Un élégant soulier d'intérieure est le *Richelieu* en daim, avec nœud du même gris et boucle d'argent ou de strass, *ad libitum*.

Les manteaux se font, quand on veut, dans le genre *visite* en deux ou trois tissus divers, parfois même de tons différents, mais dans la même gamme de couleur. Ce sont généralement les manches qui, très longues, tranchent le plus sur l'ensemble.

On fait du velours et des peluches, dits *miroités* ou encore changeants. On voit aussi des étoffes tigrées, imitant la peau de panthère.

Les confections ne se doublent plus autant en soierie fantaisie. On préfère le *surah* ou le *merveilleux* au satin pour cet usage.

Les lainages pour manteaux sont à rayures ou à grandes dispositions. Pour robe, la bande garniture distance tous les autres genres.—Les soutaches font fureur.

Les broderies de soie entremêlées de perles font la richesse de toutes les mises d'apparat du moment.

J'ai vu une très jolie mise de visite en peau de soie unie, coupe Directoire, composée d'une redingote vert olive sur devant et plastron mauve clair. On voit la bizarrerie des mélanges de couleurs en faveur aujourd'hui.

Les carricks, c'est-à-dire les vêtements à trois collets, ont assez de succès.

Le style Valois, très distingué, point déjà à l'horizon. Je crois qu'il aura une vogue sérieuse dans quelques mois.

La fourrure de cet hiver est le renard. On imite même le renard bleu, qui est d'un très grand prix, et on l'a mis ainsi à la portée des bourses modestes en une contrefaçon très ad mise et pas trop camelote.

Pour recevoir dans le jour, on aime beaucoup, sur une jupe droite, porter une veste tout à fait fantaisiste et de style, soit rappelant une époque quelconque, ou un genre tel que le russe, le torero, etc., etc.

COUSINE JEANNE.

CARNET DE LA CUISINIÈRE

*Crème au citron (nouvelle recette).*—On prend le jus de quatre citrons, quatre onces de sucre blanc, douze jaunes d'œufs, deux verres de vin blanc, on met le tout sur le feu et on bat jusqu'au moment de l'ébullition. Mettez, si vous voulez, dans des petits plats et servez froid accompagnée de petits fours.

*Betteraves à la crème.*—Cuisez les betteraves au four. Epluchez-les, coupez-les en rondelles, passez un oignon au beurre, versez y les betteraves, sautez-les longuement sur un feu doux, sel, peu de poivre, sucre en poudre, pincée de farine, cuillerée de bouillon. Laissez bouillir encore et liez la sauce avec deux jaunes d'œuf et de la crème.

*Blanquette de volaille à la Talleyrand.*—Préparez et bridez un poulet bien gras. Embrochez. Couvrez de bandes de lard et de papier beurré en enveloppant bien votre volaille. Faites rôtir sans laisser prendre couleur, débroschez; levez les filets, dont vous retirez la peau. Taillez les filets en escalopes et mêlez-les à de la chicorée pour garniture.

*Croquignoles.*—Mettez dans une terrine, avec des blancs d'œufs, une demi-livre de farine, une livre de sucre en poudre, une forte pincée de fleurs d'oranger pralinées réduites en poudre, gros comme une noix de beurre et un peu de sel. Faire de tout ce mélange une pâte épaisse que l'on mettra dans un entonnoir et que l'on fera couler sur des plateaux de four beurrés. A mesure que la pâte sortira de l'entonnoir, la couper par

petits boutons à l'aide d'un couteau onduit de blanc d'œuf; enfin, glacer avec des jaunes d'œufs et faire cuire à feu doux.

CHOSSES ET AUTRES

—La femme qui coud les boutons du vêtement de son mari vaut mieux que celle qui parle sept langues.

—Des pièces de monnaie d'argent d'un dollar au nombre de 23 millions—pesant environ 700 tonnes—vient d'être déposées dans la nouvelle cave du Trésor, à Washington. Si nous en possédions seulement la moitié!

—On calcule qu'il y a 3 millions d'hommes en Amérique qui se font raser trois fois par semaine. Cela signifie une dépense de 30 centins par semaine ou \$15.60 par année pour chaque individu, ou 47 millions de piastres annuellement pour les trois millions.

—Edison a inventé une poupée avec un petit phonographe à l'intérieur, qui parle comme une personne. Le phonographe est placé dans le tronc de la poupée et la manivelle sort à l'extérieure. Quand on tourne celle-ci les paroles semblent sortir de la bouche de la poupée.

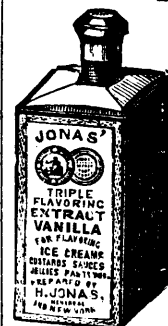
—Le collège canadien de Rome est construit dans la Via Delle Quatre Fontane (rue des quatre Fontaines), dans l'un des plus beaux quartiers de la Ville Eternelle. L'édifice mesure 200 pieds de façade avec deux ailes de 100 pieds chacune. Il peut loger 70 étudiants. Il a été construit aux frais du séminaire de St-Sulpice. Les cours ne seront ouverts qu'aux Canadiens.

—Un célèbre sage Persan donna un jour cet avis concernant le choix d'une femme:—"Ne prenez point une femme dont les lèvres retombent aux coins, ou votre vie sera un deuil perpétuel; ni doivent-elles relever trop par en haut, car cela dénote la frivolité. Gare la lèvre inférieure qui se recourbe au dehors, car cette femme n'a guère de conscience. Épousez une femme dont les lèvres sont droite, sans maigreur, car alors c'est une grondeuse, mais suffisamment pleines pour les rendre d'une symétrie parfaite."

**TOUR DE 490 PIEDS AUX ÉTATS-UNIS.**—La tour Eiffel de 1,000 pieds devait naturellement donner à songer aux Yankees: il est écrit, suivant l'expression du Coran, qu'ils prendront une revanche toute pacifique, bien entendu, de cette œuvre colossale; sans quoi, ce serait à désespérer de ce pays légendaire qui pousse l'originalité jusqu'à posséder un budget se chiffrant par des recettes, alors que la vieille Europe mange son fonds avec son revenu. En attendant la tour américaine ou tout autre monument de plusieurs centaines de pieds, voici que quelques riches gentlemen ont souscrit la bagatelle de 7 millions et demi pour la construction d'un "Institut de l'union biblique", à Brooklyn (New-York). Cet Institut doit servir à former des ministres de la religion *non sectarians*. Le terrain est acheté, les plans sont prêts et les dessins de l'Institut ont déjà paru dans les journaux américains. On y remarque une tour de 490 pieds de hauteur portant au sommet un obser-

vatoire et un télescope de 44 pieds de longueur. Les astronomes seront certainement peu dérangés dans leurs occupations sur ce monument.

Etable en 1870.



Nous avons le plaisir d'annoncer que nous avons toujours en magasin les articles suivants :  
Les triples extraits culinaires concentrés de JONAS  
Huile de Castor en bouteilles de toutes grandeurs.  
Montarde Française, Glycerine, Collefortes.  
Huile d'Olive en 1/2 pintes, pintes et pots.  
Huile de Foie de Morue, etc., etc.

**HENRI JONAS & Cie**  
10-RUE DE BRESOLES-10  
(BÂTIMENS DES SŒURS) MONTREAL



Chester's Cure!

Pour la Toux Rhumes  
L'Asthme Bronchites Catharre  
Enrouements Etc, etc.

LE GRAND REMÈDE CANADIEN

Pour les maladies ci-dessus mentionnées. Infaillible dans tous les cas. Demandez-le à votre pharmacien. Expédiez aussi *franco* par la malle sur réception du prix. Adressez :

**W. E. CHESTER,**  
461, rue Laguchetière, Montréal

Prix : grande boîte..... \$1.00  
" petite boîte..... 50



Voici le véritable J. E. P. Racicot, inventeur, propriétaire et manufacturier des célèbres Remèdes Sauvages, 1434, rue Notre-Dame, à l'enseigne du sauvage.

Montréal, 9 mai.  
CERTIFICAT. — Moi, soussigné, je certifie que pendant 6 mois j'ai été malade d'une démanaison et darthes aux bras d'une souffrance terrible, j'ai été guéri par les remèdes de J. E. P. Racicot, propriétaire et fabricant de remèdes sauvages, dans l'espace de trois semaines, au No. 1434, rue Notre-Dame, à l'enseigne du sauvage.

ARTHUR LAFERRIÈRE, typographe.  
No 11, St-Etienne, Côteau St-Louis.  
Vous trouverez les mêmes remèdes au No 25, rue Saint-Joseph, Québec, et au No 9, rue Dupont, Sherbrooke.

**VICTOR ROY,**  
ARCHITECTE  
No 26, rue Saint-Jacques, Montréal



RECREATIONS DE LA FAMILLE

No 457.—CHARADE

Mon Premier dans un cimetière,  
Se remarque sur maint tombeau,  
Mais ne se voit pas dans la bière.  
Mon Deuxième attaque la peau.  
Et mon Entier, d'une gîté ravie,  
Chante pourtant tout le temps de sa vie.

No 458.—FANTAISIE JEU DE MOTS

Celui qui a vénéré le Dieu du XXXXXXXX  
et qui y a XXX X'X XXX.

No 459.—MOT CARRÉ

Vous le croyez mon Un  
Ce petit monsieur brun  
Qui sourit pour vous plaire ;  
Il n'en est rien pourtant,  
Car il est sombre autant  
Que prompt à la colère.  
Mon S-coud est trompeur  
Chez lui, car il fait peur  
Quand mon Dernier l'altère.

SOLUTIONS :

No 455.—Le mot est : Grains.  
No 456.—Les mots sont : Foie et Oie.

ONT DEVINÉ :

F. J. Audet, Valentine DesRosiers, Ottawa ;  
Alphonse Guérin, J. Narcisse Cloutier, Phi-  
lippe Coulurier, Lévis ; Loubonne, Melle E. J.  
Strois, Québec ; Théophile Lefleur, Melle  
Eugénie Cinq-Mars, J. A. A. Brodeur, Al-  
phonse Coallier, L. Bouviette, Montreal.

Abonnez-vous au MONDE  
ILLUSTRE, le seul journal fran-  
çais du genre en Canada.

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de  
cette préparation délicieuse et rafraichissante.  
Elle entretient le scalp en bonne santé, eu-  
pêche les peaux mortes et excite la pousse.  
Excellent article de toilette pour la chevelure.  
Indispensable pour les familles. 25 cents la  
bouteille.

HENRY R. GRAY,  
Chimiste-pharmacien  
144, rue St-Laurent

SIROP

Anti - Bronchite

C'est le vrai spécifique pour les personnes  
attaquées des Bronches. Il dégage infaillible-  
ment et aisément le foie et les poumons ; fait  
expectorer sans effort, même sans tousser, et  
ne fatigue aucun organe.

PRÉPARÉ ET VENDU PAR

ALF. BRUNETTE  
3461, rue Notre-Dame, Montreal

"Ce que fit ma Tante"

MA TANTE a dit beaucoup de choses, mais  
ce qu'elle a dit de mieux est rapporté par  
Mlle Mary Andrews, de Buffalo, N. Y. :

LE BON GRAND SAINT-LEON

A fait beaucoup de bien dans notre famille  
surtout pour notre mère, dont la vie et-ait en  
danger, affaiblie qu'elle était par la douleur  
et la perte d'appétit. Le sommeil l'avait lais-  
sée ; ma tante seule pouvait prendre soin  
d'elle, et elle lui fit boire de l'eau de Saint-  
Léon chaude, tout comme le thé. Maintenant  
elle est très forte et se porte bien. Elle repose  
bien toute les nuits, bref, elle est comple-  
tement changée et a retrouvé toute sa bonne  
humeur d'autrefois.

MARY ANDREWS,  
Buffalo, N. Y.

LA CIE. D'EAU DE SAINT-LEON  
54, CARRÉ VICTORIA

A. POULIN gérant, Montreal  
Téléphone 1432

Frank Leslie's Illustrated, le plus  
des journaux illustrés anglais, publié aux  
Etats-Unis, contenant 8 pages de texte et 8  
pages de gravures. Prix d'abonnement : un  
an, \$4 ; six mois, \$2. S'adresser aux Nos 58  
et 55, Park Place, New-York (E.-U.).

HENRI LARIN,  
PHOTOGRAPHE  
18-RUE SAINT-LAURENT-18  
MONTREAL

24921



UNE RECETTE  
On fait de délicieuses "sandwiches" en  
versant du JOHNSTON'S FLUID BEEF  
sur une tranche de pain. Outre qu'elles sont  
très agréables, elles sont de plus très nutri-  
tives. Les enfants sont friands d'une telle  
nourriture.



MEUBLES DE SALONS DE \$35 A \$250

Chaises, Fauteuils, Divans, Sofas et autres  
morceaux dépareillés

NOUVEAUX DESSEINS RECUS DE NEW-YORK

W.M. KING & CIE.,  
[652, RUE CRAIG. 652



VENEZ TOUS VOIR !

SERVICES A DINER en couleurs  
pour \$5.00, \$6.50, \$10.00, \$11.50, etc,  
composés depuis 75 jusqu'à 104 mor-  
ceaux.

Aussi : Assortiment complet et des  
plus variés de nouveaux cristaux, sets  
à liqueurs, etc., etc.

L. DENEAU

Magasin Central de Porcelaine

No 2023, rue Notre-Dame

ALLEZ CHEZ DELORIMIER

Pour vos Corps, Caleçons et Gants d'Hi-  
ver. Vous trouverez à ce magasin  
un assortiment des plus com-  
plets à très bas prix.

1700, RUE NOTRE-DAME

P. S.—Chaussette en laine écossaise, valeur  
extra, à 25 cents.

Aux Vieilles Personnes !

Chez les personnes âgées le système nerveux est  
affaibli et il est absolument nécessaire de lui don-  
ner la force requise. Un de nos écrivains de la pro-  
fession médicale des plus en renommée, en parlant  
de la domination des rhumatismes chez les vieil-  
lards, dit: Les douleurs variées, rhumatismales  
ou autres dont se plaignent souvent les vieillards  
et qui matériellement troublent leur bien-être ne  
sont que la conséquence du mauvais état des nerfs."  
Cela parle de soi ; le médicament qu'il faut aux  
personnes âgées est un tonique puissant pour les  
nerfs. Ces personnes souffrent de constipation, de  
flatuosité, d'étourdissements, de diarrhée, d'indi-  
gestion, de rhumatismes, de névralgie, etc., etc.

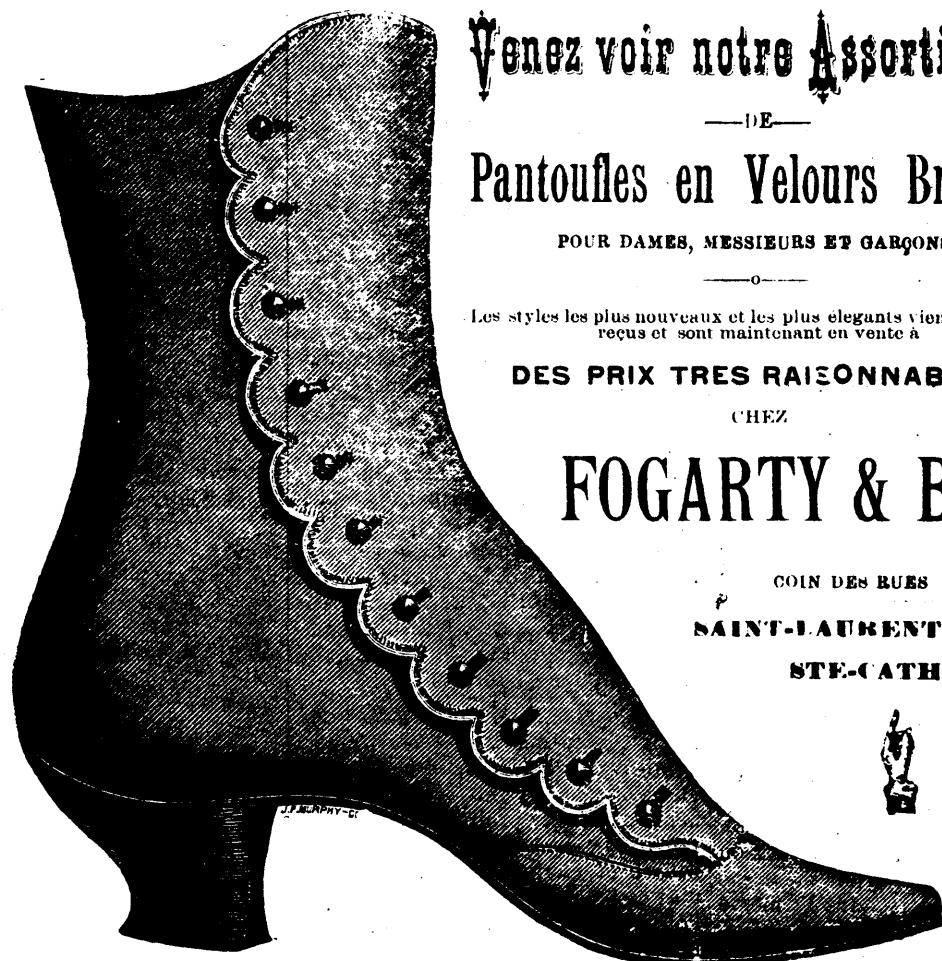


Le Céleri Composé de Paine, ce fameux tonique  
pour les nerfs est presque un spécifique pour de  
tels désordres de l'économie, et par son grand  
pouvoir à réprimer les dérangements du foie, des  
intestins et des reins, il chasse tous les maux  
particuliers au vieux âge. Toutes les vieilles per-  
sonnes trouvent que c'est un stimulant énergique  
qui donne appétit et facilite la digestion.

En vente chez les pharmaciens. \$1.00 la bou-  
teille, 6 pour \$5.00. Envoyez pour un journal de  
8 pages où vous verrez plusieurs témoignages de la  
part de personnes nerveuses, débiles et âgées qui  
bénéficient du Céleri Composé de Paine.

WELLS, RICHARDSON & CIE.,  
MONTREAL, P. Q.

Pour Cadeaux de Noel et du nouvel An !



Venez voir notre Assortiment

Pantoufles en Velours Brodées

POUR DAMES, MESSIEURS ET GARÇONS

Les styles les plus nouveaux et les plus élégants viennent d'être  
reçus et sont maintenant en vente à

DES PRIX TRES RAISONNABLES

CHEZ

FOGARTY & BRO.

COIN DES RUES

SAINT-LAURENT ET

STE-CATHERINE

Souliers Chauds en Fentre, etc., etc.

SOULIERS DE CHEVREUILS UNE SPECIALITE

## FEUILLETON DU MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 22 décembre 1888

## GUET-APENS

DEUXIÈME PARTIE

## RÉPROUVEE

(Suite)

**J**t je ne puis rien pour recouvrer mon calme ! Ajoutait-il. Rien ! Je suis faible comme un enfant ! Plus faible que Georges !

Et rabattant sur son bureau ses deux poings avec une force terrible :

— Ah ! je vaincrai le sommeil lui-même !

Il se fit des doses d'opium qui lui procurèrent des nuits lourdes. Le matin sa mémoire était obitérée, son intelligence obscurcie. Avait-il rêvé ? En rêvant, avait-il parlé ? Il ne pouvait plus le savoir. Du reste, l'opium fut impuissant et les autres opi-acés aussi. Les deux spectres de Bourreille et de Doriat résistaient effrayants à tous ses efforts pour les chasser. Seulement, depuis cette aventure, depuis qu'il avait failli être surpris par Lucienne, bien qu'il fut rassuré, il ne restait plus jamais dans son cabinet, même en plein jour sans tourner la clef dans la serrure et sans fermer les doubles portes. Alors, il pouvait parler et délirer tout à son aise. Il défiait bien qu'on l'entendit.

V

Le sergent Frantz Schuller, quand il n'était pas de service, aimait à dormir dans une suspente de l'écurie, près des chevaux d'un piquet de hussards cantonné dans les ateliers de la fabrique Montmayer. Il avait chaud, enfoui dans la paille et le foin, et se reposait là des nuits glacées passées aux avant-postes, les pieds dans la boue et sous la pluie battante. Frantz Schuller entendait un peu le français. Un jour qu'il venait de se réveiller, il s'étira et comme le soleil avait l'air de vouloir sortir d'un amas de nuages plombés, il passa la tête à une lucarne et regarda le ciel. En baissant les yeux presque aussitôt, il aperçut tout près et ne pouvant le voir, Lucienne et Claudine qui causaient ensemble. Lucienne disait :

— Le misérable ! déjà les remords le châtient, en attendant le châtiment suprême.

Schuller avait fait un mouvement, Lucienne se sentit observée et entraîna sa sœur. Il ne se passa rien d'extraordinaire, ce jour-là, autour de Paris. On n'entendit ni les cannonades, ni le crépitement des coups de fusil. Il y avait ainsi, de part et d'autre, comme par un accord tacite, des jours de repos. Frantz Schuller n'eut pas d'incidents à noter sur son carnet, mais le soir, pourtant, il y écrivit quelques lignes : " Ce matin en me réveillant d'un somme que j'ai fait pendant la journée, et où j'ai rêvé que la petite Ana

serait grande comme une demoiselle à mon retour, j'ai entendu une phrase singulière prononcée par la jolie Française maigre à sa sœur : " Le misérable, les remords le châtient, en attendant le châtiment suprême ! " J'ai peut-être mal compris, mais cela m'a trotté dans la cervelle toute la journée, pendant que je fumais ma pipe. Comme ces mots-là n'ont aucun sens, il est probable que j'aurais mal compris. "

Nous l'avons dit que Frantz Schuller laissait toujours son carnet dans le grenier de la maison d'habitation où il avait établi son lit. De temps en temps, Georges, que ces sortes de mémoires au jour le jour, écrits par l'Allemand, intéressaient, profitait de l'absence de Schuller et venait se mettre au courant de ses réflexions. Quand il lut les lignes précédentes, il pâlit. Il descendit précipitamment et vint trouver Montmayer.

— Tiens, dit-il en montrant la page, tu connais assez d'allemand pour qu'il ne soit pas besoin de te traduire cette phrase. Lis, et dis moi

serait horrible. Et il haussa les épaules. Si horrible que cela était impossible. Mais d'anciens souvenirs surgissaient en son cerveau affolé. " Si Lucienne jouait une tragique comédie ? Si elle ne m'aimait pas ? Si elle n'avait en but que le châtiment. " Il avait le front en feu. Il alla se plonger la tête dans une cuvette d'eau glacée, s'essuya. Ses yeux s'étaient creusés.

— Voyons, réfléchissons. Elle ne m'aimait pas, avant la mort de Bourreille. Elle ne voulait pas répondre à mes lettres. Et le soir de l'enquête, j'ai entendu, et chacun des mots sonne encore à mes oreilles. J'ai entendu sa douce protestation d'amour à Gauthier. Comment a-t-elle changé si vite ? Qu'est-ce donc qui l'attire en moi ? S'imagine-t-elle que je suis riche ? Impossible. Et elle n'ignorait pas l'héritage de Bourreille, qui faisait de Gauthier un parti fort convenable. Puis, qu'est-il passé encore, dans cette chambre obscure où Bourreille avait écrit ma dénonciation ? Claudine a dû soulever la table, lire la phrase sanglante et en faire part à sa sœur. Mo-

raines est revenu le lendemain du jour où Doriat devait être... guillotiné. Que venait-il faire aux Bernadettes ? Les deux sœurs l'avaient averti sans doute. J'étais perdu si l'inscription avait existé encore. Et ce sursis ? ce sursis inexplicable ? Pourquoi l'a-t-on donné au condamné ? Par quelle autorité ? Par quelle influence ? Qui me le dira ? Que serait-il arrivé sans la guerre ? Qu'arrivera-t-il après ?

Il continue de rêver. Il a l'impression de rouler dans un abîme et machinalement ses mains moites de sueur se retiennent à son bureau. Il ferme les yeux, comme pour éviter le vertige. Et l'implacable logique vient encore fortifier ses soupçons.

— Comme je l'ai vite conquise, Lucienne ! Presque sans combat, presque sans obstacle. Je lui ai déclaré mon amour et elle est venue à moi. Et cependant, comme elle a peu d'abandon. Quand je lui dis que je l'aime, dans ces élans que l'amour excuse et la raison ne retient pas, je suis accueilli par elle avec une sorte de geste d'horreur. Par deux fois, le vague soupçon d'un mystère m'a traversé l'esprit. Je l'ai repoussé. Et maintenant, je suis tenté de croire ! Ah ! si cela est vrai, malheur sur elle, malheur sur Claudine. Je serai impitoyable. C'est le combat pour la vie. J'écraserai tout sur mon pied.

Puis, la tête dans les mains, les doigts plantés dans le crâne :

— Cependant à Garches, on croit qu'elle a accepté publiquement une liaison déshonorante ; personne de ses anciennes amies ne lui parle ; personne ne la salue ; les hommes rient sur son passage. " C'est la femme à Montmayer ! " Voilà ce qu'on dit. Aurait-elle vraiment de la gaieté de cœur, acceptée sans amour une honte pareille ? N'a-t-elle pas été chassée de chez les Doriat ? Si elle me trompe elle n'aurait qu'un mot à dire pour rentrer en grâce auprès de sa mère adoptive ? Qui la retient ? Qui me dira la vérité ? L'autre jour quand j'ai rêvé, elle m'écoutait. J'ai dû parler. Voilà pourquoi elle fait allusion à mes remords ! Et rien, rien sur ce visage de marbre, pour m'éclairer ?

Montmayer se tait. Mais que de projets, qu° de pensées ! Trois sentiments partagent son âme, à tour de rôle. Lui que rien n'effraye se sent pris



La fusillade crépite dans le lointain. Une compagnie de Prussiens poursuit les francs-tireurs. L'usine est envahie.—(Page 39, col. 3)

ce que tu penses.

Montmayer avait lu, avait compris et était devenu blême.

— Je pense, dit-il, que ces mots ne peuvent s'appliquer à moi, car personne ne peut me soupçonner.

Mais le doute était entré dans son âme, un doute terrible. En dépit de ce qu'il venait de dire à son frère, il tremblait. Des soupçons s'amassaient en son esprit. Il refaisait l'histoire des derniers jours, des derniers mois. Il sentait sa tête se perdre dans l'effarement de toutes les pensées qui lui venaient. Il courut s'enfermer chez lui. Il voulait réfléchir à son aise. Ce misérable dont Lucienne avait parlé, qui était-ce ? Cet homme, poursuivi de remords, qui donc ? Elle n'a pas pu dire cela, se répétait-il, cet Allemand de malheur a mal compris, autrement, ce

de malaise, en songeant qu'il peut avoir comme adversaire cette jeune fille énergique. Il l'aime. C'est une force qu'elle a contre lui. Puis la colère l'envahit. Avoir été dupe! Courir un danger de mort! Perdre, parce qu'il aime, tout le bénéfice d'une jeunesse de recherches et de travaux ardu, de celui d'un crime pour l'accomplissement duquel il a oublié toute pitié, toute loi naturelle. Se heurter à une femme, alors qu'il touche au triomphe, et reculer, et tomber peut-être! Enfin, après la colère, après l'effroi, un autre sentiment: La douleur. Oui, ce misérable est encore accessible à la douleur. Il aime profondément. Il a cru être aimé. Et voilà soudain qu'en une mortelle révélation, il apprend qu'on s'est joué de lui, que jamais il n'a été aimé, que ce qu'il inspirait n'était ni tendresse ni amour, mais de l'horreur, que Lucienne n'avait pas songé à la félicité d'une union basée sur une affection réciproque, dans laquelle les goûts, les ambitions, les travaux, les misères ou les gloires, tout eût été commun, mais qu'elle avait rêvé seulement au châtiment d'un assassin traîné sous le mépris et l'épouvante du monde! Quelle chute! Et la beauté de Lucienne apparaissait quand même, en tout cela, radieuse, toute-puissante. Si cela était vrai, s'il ne se trompait pas, il ne l'en aimerait pas moins, mais il aimerait autrement. Il chercherait en elle la satisfaction de son amour et celle de sa vengeance. Et cette double satisfaction, il était sûr de l'obtenir. Cependant, et en dépit de toutes les tortures dont nous venons de mettre le tableau devant nos lecteurs, un dernier espoir lui restait. L'Allemand Schuller avait peut-être mal compris!

—Je le saurai bientôt! murmura-t-il.

En effet, à partir de ce jour, tous ses efforts tendirent à s'en assurer. Et Lucienne, sûre de son secret, ne soupçonnait même pas qu'il la surveillait et que désormais la moindre imprudence allait la livrer à Montmayer et perdre Doriat. Plus que jamais, il lui demandait à tout propos:

—Vous m'aimez, Lucienne?

—En doutez-vous?

—Je n'en doute pas, mais...

—Mais?

—Pourquoi faut-il que je vous le demande et pourquoi jamais cette douce parole ne vient-elle de vous?

—C'est qu'il me paraît inutile de vous affirmer que je vous aime, dit-elle d'une voix faible, car ma présence auprès de vous prouve cet amour.

—Non, dit-il tout à coup, cela ne prouve rien.

Mais il s'arrêta. Il ne devait pas se trahir. Claudine et Lucienne ne purent désormais s'entretenir sans rencontrer bien vite l'œil investigateur du misérable, tout chargé de craintes et de soupçons. Lucienne le voyant préoccupé attribuait ses tristesses à ses remords et aux cauchemars de ses nuits. Depuis quelques jours, il y avait eu des mouvements de troupes autour de Garches. Les hussards cantonnés dans la fabrique venaient d'être dirigés sur Versailles et l'on attendait des dragons. C'était le lendemain de la sanglante affaire du Bourget. La nouvelle des combats se répandait vite. Les Prussiens ne la laissaient point ignorer. Puis les ambulances recevaient les blessés. Les jours précédents on avait entendu la canonade. Les soirs de bataille il y avait plus d'animation chez les Prussiens. Les auberges ne dés-emplissaient pas. Des bandes farouches traversaient les rues. Sur les pierres des routes, défoncées par les passages incessants de cavalerie et d'artillerie, résonnait le sabre des officiers. Et le silence nocturne était troublé par des chansons que des poètes ennemis avaient faites depuis quelques mois sur la France vaincue. Le surlendemain du Bourget, le 31 octobre, une nouvelle courut comme une traînée de poudre dans les lignes des assiégés; nouvelle terrifiante pour les Français, triomphe nouveau pour la Prusse: Metz venait de se rendre. Dans tous les villages, dans tous les hameaux, dans toutes les fermes occupées par l'ennemi retentirent des hourras sonores. Sur les places, les musiques jouèrent les airs nationaux. Et le cœur serré par une angoisse patriotique, les yeux baissés, une rage dans les poings crispés, les paysans passaient silencieusement dans les rues, s'interrogeant tout bas, n'osant croire à tant de malheur, à l'envole-

ment de leur dernière espérance. Ce soir-là Frantz Schuller avait écrit sur son carnet:

« Nous sommes encore vainqueurs. La Prusse est grande. Il n'y a plus de France. Metz n'existe plus et Paris va se rendre. Je reverrai bientôt ma bonne Catherine et Wilhem, et Fritz et la petite Anna. »

Les Allemands avaient envoyé chercher du vin et le buvaient dans la grande salle de la fabrique. Ils fêtaient, ce soir-là, du même coup, la prise de Bourget et la reddition de Metz. Et comme toujours, ils chantaient, en buvant, les chansons de leur pays. Il était onze heures du soir. La nuit était sombre. Le poste de la fabrique était composé d'une vingtaine d'hommes commandés par Schuller, et pouvant se relier presque instantanément, par des sentinelles échelonnées, à la garnison de Garches. Un drame était imminent, dans ce coin de la vallée. Cette nuit-là, pluvieuse et noire était propice aux hardis coups de main et la maison de Montmayer, isolée dans la campagne, voisine des bois auxquels on accédait par le jardin entouré de murs, était à l'une de ces tentatives. Vers onze heures, la surveillance s'était un peu relâchée parmi les Prussiens. Tout était calme. Une petite pluie, fine comme un brouillard, tombait incessante. Si la nuit avait été moins noire, si la lune, même voilée, avait éclairé les bois, les sentinelles allemandes auraient pu voir des ombres se glisser dans les broussailles, venant de vingt côtés à la fois, passant entre les postes et se dirigeant vers les murs crénelés du jardin des Montmayer. Dans la salle de la fabrique, les soldats de Frantz Schuller buvaient et chantaient. Deux ou trois, dans le fond, jouaient aux cartes. La salle était pleine de la fumée des longues pipes en porcelaine. Tous les soldats se croyaient en sécurité. A onze heures et demie, la porte de la fabrique s'ouvrit. Et sur le seuil apparurent trois hommes, vêtus de blouse comme des ouvriers et coiffés de casquettes et de chapeaux mous. Ils s'arrêtèrent en se tenant au chambranle. Des soldats s'étaient levés et rapprochés d'eux.

—Que foulez-vous? dirent-ils en allemand. Allez fous-en!

Et ils les bousculèrent avec des coups de poings dans le dos. Les trois hommes chancelaient, riaient, mais ne s'en allaient pas. Ils étaient ivres. Frantz Schuller s'avança vers eux, et en français:

—Qu'est-ce que vous désirez?

—Pardon, excuse, fit l'un, en portant la main à sa casquette, nous sommes de Saint-Cloud. Nous venons de Versailles. En passant, nous avons entendu qu'on riait là-dedans, et qu'on chantait. Alors, nous nous sommes dit: « Tiens, si nous entrons. » Et voilà, nous sommes entrés. Pardon, excuse, mon sergent, on n'a pas voulu vous faire peur.

—Nous n'avons jamais peur, dit Schuller avec insolence.

Un éclair rapide, éteint aussitôt, passa dans les yeux des nouveaux venus. Cependant, ils semblaient tout à fait ivres. Un autre, le plus grand, reprit avec des hoquets:

—Oui, nous nous sommes dit: « On chante, alors on doit boire. Et si on boit nous trinquerons. »

Frantz Schuller se mit à rire. Les ivrognes l'imitèrent. Ils semblaient bons enfants. Le sergent dit quelques mots à des hommes de poste qui s'approchèrent des Français et les fouillèrent. Mais on ne trouva rien sur eux, aucun papier suspect. Le troisième Français se débattait, en riant dans les bras d'un Allemand, qu'il repoussait, en disant:

—Tu me chatouilles. Je te dis que tu me chatouilles.

—Entrez, dit Schuller, puisque vous foulez boire.

Ils firent quelque pas. Ils étaient en pleine lumière. Le premier qui apparut fut Pascal Doriat, le second Henri, le dernier Gauthier Bourrelle. On leur servit trois verres de vin.

—Allons, dit Schuller, puisque vous êtes Français et que vous foulez trinquer avec les Allemands criez: Fife l'Allemagne!

—Ah! non, mon sergent, non, dit Gauthier, en se retenant à la table pour ne pas tomber, tant l'ivresse paraissait amolir ses jambes, vous en

demandez trop. Si je vous disais de crier: Vive la France! vous ne voudriez pas hein, hein?

—Non, nous sommes Allemands.

—Eh bien, c'est la même chose.

—La paix fa être signée.

—On ne sait pas. Et puis ça n'empêchera pas les sentiments.

—Alors, fous refusez!

—Oh! oui, sergent, ne vous en fâchez pas. Pour ce qui est de trinquer, soit. Vous êtes des hommes et vous avez l'air de braves gars. Alors, ça va? Et puisque vous avez envie de crier quelque chose, je vais vous proposer un hourra. Le vin est bon. Criez: Vive le vin!

Schuller riait. Il s'amusait beaucoup. Il expliqua aux soldats les paroles de Gauthier. On l'entendit, parmi des phrases gutturales, répéter à plusieurs reprises: « Fife le fin. Fife le fin. »

—C'est attendu, dit-il, grions avec fous.

—A la bonne heure!

Gauthier, Pascal et Henri levèrent leurs verres, emplis jusqu'au bord, mais dont la rouge liqueur se renversait, car leurs mains étaient mal assurées.

—Vive le vin français! dirent-ils.

Schuller dit:

—Nous serons plus gentils que fous, fous ne griez pas: « Fife la bière allemande. » Nous grions: Attention vous autre, dit-il en allemand. « Fife le fin français. »

Et tous, riant de tous-leurs poumons, le ventre tordu dans un spasme, tous le verre en main et bien ensemble:

—Fife le fin français!

Alors Gauthier, Pascal et Henri se mirent à rire aussi fort. Pascal et Henri tombèrent sur une table où ils se roulaient; mais Gauthier, zigzaguant, s'était dirigé vers une fenêtre. Quand il y fut, Pascal et Henri se redressèrent en parcourant les groupes des Prussiens demandant du tabac avec des gestes comiques. Et les soldats leur en donnaient. Ils arrivèrent ainsi devant les fusils à aiguille rangés en ligne le long de la muraille. Les fusils étaient derrière eux. Les Prussiens étaient séparés de leurs armes par les deux frères. Dans le fond, Gauthier répétait, imitant l'accent indesque:

—Fife le fin français!

Et il riait si fort que tout à coup il perdit l'équilibre et faisant trois ou quatre grands pas s'en alla tomber, les coudes en avant, dans la fenêtre.

Deux carreaux se brisèrent, avec fracas. Soudain, au dehors, à ce signal, un coup de feu retentit, et par la porte laissée ouverte entre un soldat prussien blessé en pleine poitrine et qui tombe mort au milieu de ses camarades.

—Aux armes! crie Schuller.

Ils se précipitent vers les fusils. Mais ils reculent, pendant une seconde interdits, devant Pascal et Henri qui croisent la baïonnette. Deux soldats qui veulent s'avancer quand même tombent, la poitrine trouée. Et avant que les autres ne soient revenus de leur surprise, la salle est envahie par une bande de francs-tireurs qui les entourent.

—Rendez-vous! dit un officier.

Ils ne font même pas de résistance. Schuller est un peu pâle. Mais il n'a pas quitté sa pipe. Il fait le salut militaire.

—Nous ne foulons pas nous défendre, dit-il, nous nous rendons.

Puis il reste immobile, debout, les mains pendantes, l'œil vague. Gauthier, Pascal et Henri, accompagnés d'une dizaine de francs-tireurs, viennent de disparaître. Ils ont traversé la cour et se sont dirigés vers la maison d'habitation. Chez les Montmayer, le coup de fusil a jeté l'alarme. Jean, de sa fenêtre, a entendu des voix françaises. Et Lucienne, elle, a cru reconnaître les voix irritées de son fiancé, de ses deux frères. Elle descend, se précipite vers l'entrée. Elle prévoit un drame. Ce n'est pas à elle qu'ils en veulent. Ils la méprisent. C'est à Montmayer. Ils le haïssent.

—Ouvrez, crie-t-on, ou nous enfonçons la porte.

Lucienne se tait. Elle perd la tête. Que va-t-elle faire?

—Ouvrez, ou nous mettons le feu à la maison. Montmayer est un espion et un traître.

—Ils le tueraient, se dit Lucienne, les malheu-

reux. Ils ne savent pas que la vie de cet homme m'est aussi précieuse que la leur. Montmayeur mort, mon père est à jamais perdu. Je ne veux pas qu'il meurt !

Elle remonte en courant. Elle frappe chez le misérable.

—Jean ! Jean !

Il vient ouvrir, il a reconnu sa voix.

—Qu'est-ce ? Vous avez peur ? Entrez. Je vous protégerai.

—J'ai peur, mais non pas pour moi.

—Pour qui donc ?

—Pour vous.

—Je ne cours aucun danger.

—Vous vous trompez. Tenez, écoutez ces voix irritées.

D'en bas. On criait toujours :

—Ouvrez, pour la dernière fois, au nom du diable.

—Ces voix, vous ne les reconnaissez pas, mais je les connais, moi. Il y a là trois hommes qui vous ont voué une haine mortelle. Il y a là Pascal et Henri Doriat et Gauthier Bourreille. Comprenez-vous maintenant et croyez-vous que vous ne courez aucun danger ?

—Que peuvent-ils contre moi ?

—Cela serait bientôt fait de vous accuser de trahison et de vous faire passer par les armes. Sauvez-vous. Cachez-vous.

—Tu m'aimes donc ?

—Je ne veux pas que vous mouriez.

—Tu m'aimes donc, répéta-t-il avec passion.

—Vite, cachez-vous, je vous en prie.

—Non. Je reste, si tu ne réponds pas à ce que je te demande.

—Oui, Jean, dit-elle, les yeux flamboyants, je vous aime. Il faut bien que je vous aime, puis-que je crains pour votre vie.

—Alors, je vous obéis.

La pluie avait cessé sur ces entrefaites. Les nuages venaient de se dissiper sous la poussée de coups de vent du nord. Le ciel, déblayé tout à coup, était redevenu presque entièrement bleu. Des étoiles scintillaient et la lune éclairait maintenant le paysage de sa douce et tranquille lumière. Montmayeur descend avec précaution. Il sort, derrière, par le jardin clos de murs, pendant que Doriat, Bourreille et d'autres, brisent la porte, se précipitent dans la maison. Dans le jardin sont les ruines d'un puits profond, desséché depuis longtemps. Il est facile, quoique périlleux, d'y descendre, en se servant des pierres qui forment comme des escaliers branlants au-dessus de l'abîme. C'est là que Montmayeur s'est réfugié. C'est là, à dix mètres sous terre, qu'il s'abrite dans une excavation produite par des infiltrations. Il attend. Il écoute. Derrière la porte qu'ils ont enfoncée, les Doriat et Bourreille trouvent soudain une jeune fille, pâle et résolu. C'est Lucienne. Un moment, ils restent interdits. La jeune fille n'a rien perdu de la fierté de son allure. Elle ne baisse pas les yeux. Et brièvement :

—Que voulez-vous ? Que demandez-vous ?

—Montmayeur, l'espion, le traître.

—Il n'y a ici ni espion, ni traître. C'est une vengeance particulière que vous voulez satisfaire. C'est la haine contre cet homme qui vous pousse ici.

—Eh bien, soit, c'est la haine, dit Gauthier. Où est-il ?

—Il est parti.

—Tu mens.

—Il est parti. Il est maintenant hors de danger.

—C'est aux Prussiens qu'il est allé demander asile !

—Peut-être. Mais il est loin.

—Tu mens, te dis-je. Il n'a pas eu le temps de s'enfuir. Il se cache dans la maison. Nous allons fouiller toutes les chambres, viens avec nous.

—Soit.

—Misérable ! misérable créature ! sans cœur et sans honte !

—Vous n'avez pas le droit de m'insulter, Gauthier. Je suis libre de moi, libre de mon cœur.

Gauthier, dans la surexcitation de sa passion, car il l'aime toujours, de son désespoir et de sa colère, lève les deux poings fermés, comme s'il voulait la battre. Un peu de sang froid l'arrête. Ses bras retombent et il murmure avec dégoût :

—Une créature que j'avais mise si haut dans mon cœur, dans mes espérances, dans mon orgueil, descendue si bas, si bas ! Viens, suis-nous, montre-nous tous les coins de cette maison.

Ils l'entraînent, en courant. Elle les suit, docile. Ils ne trouvent rien. Une rage les prend.

—Il est ici ! Où se cache-t-il ? disait Gauthier.

—Je ne vous le dirai pas.

—Tu l'aimes à ce point ! Si je te tuais, pour-tant !

—Tue-moi. Je ne dirai rien.

—Ah ! comme tu l'aimes ! comme tu l'aimes !

—Je l'aime, c'est vrai !

Tout à coup, du bruit vers la porte attire leur attention. Ils se retournent. Un homme est-là, debout, qui les écoute. C'est Jean de Montmayeur.

—Me voici, dit-il, que me voulez-vous ?

Ils s'élançant vers lui et l'entourent. Lucienne voudrait le protéger. Il est trop tard. Il est prisonnier. Ils l'entraînent. Mais au moment où ils vont sortir, la fusillade éclate au dehors. Les clairons des Prussiens sonnent l'alarme. Les francs-tireurs vont être cernés. La garnison de Garches a été prévenue. Tous les Allemands sont sur pieds. Du puits où il se cachait Montmayeur a entendu résonner le pas lourd et cadencé des troupes qui s'approchaient et dont le bruit arrivait jusqu'à lui distinctement. Voilà pourquoi il est sorti. Et il avait entendu Lucienne qui le défendait contre Gauthier.

—Nous sommes perdus, dit Pascal.

—Les Prussiens arrivent par les bois et le jardin. Le chemin est libre par la fabrique. Fuyons.

Et Pascal et Henri, se croyant suivis de Gauthier disparaissent. Montmayeur, Gauthier et Lucienne reste en présence. A la fusillade des Prussiens répondent les chassepots français. Les vitres se brisent. Les portes se trouent. Les balles s'enfoncent dans les murailles dont elles enlèvent les tentures et de larges plaques de chaux. Montmayeur, silencieux, regarda Lucienne. En présence du danger que court Gauthier, que va-t-elle faire ? Elle est dans une angoisse inexprimable ! La folie heurte sa tempe et fait bouillonner son cerveau. Un mot peut la trahir, moins qu'un mot : un geste !

—Gauthier, vous êtes perdu si vous ne fuyez pas. Les Allemands ne font pas de prisonniers parmi les francs-tireurs. C'est la mort, s'ils vous surprennent.

—Eh bien, autant la mort !

—Cependant, Gauthier...

—Faites-moi grâce de votre compassion.

—A quoi servirait votre mort ?

Il tressaille. Son regard se croise avec celui de Montmayeur.

—C'est vrai, Lucienne a raison. Je veux vivre. Jusqu'à ce que j'ai réglé mon compte avec vous.

—Soit ! dit Montmayeur, très calme.

Gauthier disparaît à son tour par le chemin qu'ont suivi tout à l'heure Pascal et Henri Doriat.

—Je doutais de ton amour, dit Montmayeur.

—Et maintenant ?

—Maintenant, je ne doute plus !

Dans la cour, des pas précipités. Un homme surgit : Gauthier.

—Cerné ! dit-il. Il faut mourir. Je viens mourir près de toi !

La fusillade est intense. Gauthier n'a pas d'armes. Les Prussiens se rapprochent au fur et à mesure que les Français s'éloignent. Lucienne, dans un accès de folle terreur :

—Mourir ! mourir ! cause de moi ! mourir près de moi ! Mais je ne veux pas. Ton sang, toute ma vie, troubleait mon sommeil.

Et lui montrant le puits en ruine dans le clos :

—Là ! là ! dit-elle haletante. Tu seras en sécurité.

Gauthier se précipite. Quelques secondes se passent. Il semble s'être évanoui sous la terre.

Montmayeur est repris de ses soupçons.

—Que vous importait la vie de cet homme, moi, je l'aurais laissé mourir !

—Un Français ! un compatriote ! un soldat !

—Non pas, pour moi ni l'un ni l'autre, mais seulement un homme qui vous a aimée et qui vous aime encore, par conséquent, un ennemi !

Et brutalement, lui serrant les poignets à les briser :

—Avoue donc.

—Quoi ?

—Tu l'aimes toujours !

—Je vous jure.

Il la repousse. Une idée lui vient. Tout à l'heure il saura s'il avait raison de se défier d'elle. La fusillade crépite dans le lointain. Une compagnie de Prussiens poursuit les francs-tireurs ; la fabrique est envahie. La nuit est transparente. La lune éclaire cette colère des hommes. Au dehors, le combat s'éloigne de plus en plus dans les bois, dans la vallée. A la fabrique, le drame continue. Une dizaine de Prussiens sont entrés dans la maison d'habitation. Ils entourent Lucienne et Montmayeur. De rauques exclamations sortent de ces lèvres embroussaillées d'une barbe blonde ou rousse. La fureur éclate dans leurs yeux. L'alerte de cette nuit a ranimé toutes les haines. Cependant il y a eu peu de morts. Les coups s'échangeaient derrière les murs et dans les arbres, à l'aveuglette. De part et d'autre on se faisait peu de mal. Le jardin, maintenant, est désert. Un officier interroge Montmayeur dans un mauvais français. Montmayeur répond en allemand pour le mettre plus à l'aise. On l'accuse d'avoir favorisé l'entrée des francs-tireurs. Montmayeur se défend, mais on ne réussit pas à les convaincre. Frantz Schuller s'approche et parle bas à l'officier. Alors, celui-ci à Montmayeur :

—Le sergent affirme qu'un franc-tireur, un des trois qui se sont introduits dans la salle de la fabrique, est encore chez nous. Il a cru apercevoir les deux autres qui s'enfuyaient, a tiré sur eux et les a manqués. Le troisième, où est-il ?

Montmayeur et Lucienne échangent un rapide regard. Si rapide qu'il eût été, l'Allemand l'avait surpris.

—J'en étais sûr, dit-il, vous cachez un franc-tireur.

Il fait un signe à trois hommes, qui se jettent sur Montmayeur et lui tordent les bras, le mettant dans l'impossibilité de s'enfuir.

—Où est le soldat ? demande l'officier qui s'impatientie.

Lucienne se sent mourir. Que va-t-il se passer ? Gauthier est là, près d'elle, de l'autre côté de la fenêtre ! Si Montmayeur parle, le jeune homme est perdu ! Si Montmayeur se tait, qu'arrivera-t-il ?

—Je vous préviens, dit l'officier à Jean, que si vous ne me répondez pas, si vous ne me livrez pas cet homme, je vous fais fusiller immédiatement et je brûle la fabrique.

Lucienne tremblait, vaincue par l'épouvante. Elle était terrible, aussi, cette situation. Que dire ? que faire ? La vie de trois hommes se jouait en ce moment. Celle de Montmayeur, s'il continuait à se taire. Celle de Gauthier, si Montmayeur parlait. Celle de Doriat, si Montmayeur mourait. Car, à tous les tragiques événements de ce drame était intimement mêlé le condamné à mort. Il planait sur les personnages, justifiait leurs actes, dictait leur conduite.

—Vous avez cinq minutes pour réfléchir, dit l'officier.

Et il attend.

—Lucienne ! appelle Montmayeur.

Elle tourne vers lui sa tête pâlie par tant d'inexplicables terreurs :

—Tu l'as entendu ?

—Oui.

—Réponds-lui toi-même !

—Mon Dieu ! mon Dieu ! c'est horrible !

—Réponds-lui. Je t'en laisse le soin.

—Que dire ?

—Ce que ton cœur te dictera.

—C'est horrible ! Je ne puis pas. Je ne puis pas.

—L'aimes-tu ?

—Non.

—Et moi, m'aimes-tu ?

—Oui.

—Eh bien ! il faut que tu choisisses, lui ou moi. L'un de nous deux doit mourir. Moi, tout de suite, si tu gardes le silence ; lui, demain, si tu parles. S'il est vrai que tu ne l'aimes pas, pourquoi hésites-tu à le livrer ? S'il est vrai que tu m'aimes, pourquoi hésites-tu à me sauver ?

—Mon Dieu ! mon Dieu ! répétait-elle.

Elle ne trouvait que ces seuls mots, dans l'effroyable affolement où elle était. Et Montmayeur, toujours les yeux ardemment fixés sur elle, Montmayeur, impitoyable :

—Chois-is. Tu as cinq minutes !

Les Prussiens écoutaient, mais comme Lucienne et Montmayeur parlaient très vite, Frantz Schuller et l'officier ne comprenaient pas la moitié des mots. Tout bruit de fusillade avait cessé. La nuit, toujours claire, était redevenue calme. Lucienne détourna son regard de Montmayeur. Une tempête mortelle bouleversa son cœur. En une minute, elle repassa, dans son esprit, tout ce qu'elle avait fait depuis des mois, tout ce qu'elle allait perdre ! Ses démarches à Paris, le succès obtenu avec tant de peine, la honte bravée, le déshonneur encouru, l'opprobre et le mépris publics, tout cela n'aura servi à rien ! Et son rêve ! Ce qui lui donnait du courage, c'était l'espoir du triomphe. Que de fois elle avait pensé au jour où elle eût apporté aux Doriat, aux juges, la preuve de l'innocence du brave homme ! Quelle fierté, alors ! Elle dirait :

—Je me suis dévouée pour arracher à l'échafaud mon père adoptif. J'ai bravé votre haine. J'ai vu sans faiblir les larmes de ma mère. J'ai entendu, sans révolte apparente, mais le cœur broyé, les malédictions de mon fiancé, que j'adore, et ses accusations abominables. Aujourd'hui, je vous pardonne. Vous m'avez recueillie autrefois, quand je n'étais qu'une vagabonde, mendiant par les chemins. Aujourd'hui, c'est moi qui apporte le bonheur dans votre maison !

Et elle raconterait le drame pénible de ces derniers mois, ses découragements, ses désespoirs, ses dégoûts, ses rancœurs. Et l'on tomberait dans ses bras, on la bénirait. On l'accablerait de caresses. On lui demanderait pardon. Voilà ce qu'elle avait rêvé. Au lieu de tout cela, au lieu de cette suprême réhabilitation, qu'arriverait-il ? Montmayeur mort, Doriat était perdu. Et son déshonneur, à elle-même, était pour toujours irrémédiable. Mais si elle savait Montmayeur, elle sacrifiait Gauthier ! Terrible alternative ! Elle savait l'assassin et tuait le fils de la victime. Que faire ? Elle était folle. Elle promenait des yeux hagards sur tous ceux qui étaient là et frissonnait en rencontrant les yeux de Montmayeur. Ces yeux disaient clairement, durement :

—Chois-is : Gauthier ou moi. Pour l'un des deux, la mort.

—Mon Dieu, inspirez-moi, dit-elle, mon Dieu, vous n'êtes pas juste.

L'officier tira sa montre de sa tunique.

—Je fous avais donné cinq minutes, dit-il à Montmayeur, il y en a trois d'écoulées.

Et Montmayeur, se tournant vers Lucienne :

—Tu as encore deux minutes.

Elle se tordait les mains. Soudain, un éclair passe dans ses yeux. Elle est devant la fenêtre. Elle y est seule. Les Prussiens sont au fond de la chambre avec Montmayeur. Par cette fenêtre, dans la nuit claire, elle aperçoit distinctement Gauthier qui sort du puits, et, en rampant dans les massifs desséchés par les premières gelées de l'hiver, se dirige vers le mur. Elle le perd de vue quelques secondes, puis le retrouve au moment où se servant des espaliers qui courent tout le long de la muraille, il escalade celle-ci. Il arrive sur la crête, sur laquelle il se tient couché de tout son long, sans doute parce qu'il veut s'assurer si les environs sont gardés par l'ennemi. Lucienne ne respire plus. Elle donnerait sa vie pour sauver celle du jeune homme. Et un immense bonheur l'envahit tout à coup.

—Il vivra ! Il vivra !

Une faiblesse la prend, tant son émotion est forte. Elle s'éloigne de la fenêtre, se rapproche des Prussiens. Elle les implore pour Montmayeur, non qu'elle ait pitié de lui, mais parce qu'elle veut donner à Gauthier tout le temps de se sauver. Elle veut convaincre l'officier que Montmayeur n'est pas coupable, qu'il ne peut être rendu responsable de l'attaque des francs-tireurs. Elle cherche des raisons. Elle supplie, les mains jointes.

—Je vous ai donné deux minutes de plus, dit l'officier. Si cet homme n'est pas de connivence avec les francs-tireurs, qu'il nous livre celui qui se cache dans cette maison.

Il eut un bref commandement en allemand.

Cinq hommes entourèrent Montmayeur, avec le sergent Frantz Schuller. Les soldats avaient leurs fusils chargés. Jean était très pâle. Pourtant il dit presque avec calme :

—Tu ne m'aimes pas ! Alors que venais-tu faire chez moi ?

Au dehors, Gauthier, du haut de la muraille avait vu briller dans l'ombre des arbres, doucement éclairés par la lumière de la lune, les baïonnettes des fusils prussiens. La fabrique était entourée et surveillée, impossible de s'enfuir. Il se laissa glisser dans le clos et rampant, comme il avait fait tout à l'heure, il regagna le puits. Lucienne, cette fois, ne l'avait pas vu.

—Marchez, dit l'officier.

On avait attaché un mouchoir sur les yeux de Montmayeur. Les soldats s'avancèrent vers la porte poussant le prisonnier. Schuller ouvrit la porte. L'air froid les frappait au visage. Aux paroles de Montmayeur, Lucienne s'était contentée de sourire. Elle dit :

—Est-ce une preuve d'amour que vous demandez, Jean ?

—Oui.

—Me croirez-vous désormais ?

—Je te croirai, mais choisis, choisis vite.

—Eh bien, écoutez.

Et s'adressant à l'officier :

—Monsieur, dit-elle, je vous jure que j'ai vu tout à l'heure un franc-tireur se cacher dans ce puits.

Montmayeur tremble, de joie ou de haine. Deux soldats se précipitent vers le puits, y descendent. Quelques secondes se passent. Ils remontent. Et tout à coup devant Lucienne, foudroyée, apparaît à Gauthier, pâle, du mépris dans les yeux. Gauthier, qui lui jette à la face, comme un crachat, ces paroles :

—Infâme ! Infâme ! Infâme !

—Gauthier ! Gauthier ! râle-t-elle.

Et elle tombe, raide, inanimée. Frantz Schuller délie le mouchoir lié sur les yeux de Montmayeur. Et en souriant :

—Fus l'échabiez pelle, monsieur, mes gomblements ! Cela m'aurait vait de la beine de fous vu-z-ler.

On le laisse libre. Une escorte de trois hommes emmène Gauthier qui est enfermé dans une des salles basses de la fabrique. Un factionnaire est à la porte. Il ne garde pas d'illusion. Demain c'est la mort ! Montmayeur enlève Lucienne dans ses bras, la transporte auprès de sa mère, qui, réveillée dès le premier coup de feu, n'a pas quitté sa chambre et est restée dans son lit.

—Soigne-la.

—Blessée ? ces gredins l'ont blessée ? Ah ! les maudits !

—Non, calme toi. Evanouie seulement.

La vieille s'empresse auprès de Lucienne. Longtemps tous ses soins sont infructueux. La syncope se prolonge.

—M'aimerait elle donc ? se dit Jean. Me se-sais-je trompé dans mes soupçons ? N'est-ce pas une terrible preuve d'amour qu'elle vient de me donner là ?

Enfin l'enfant rouvre les yeux. Elle revient à elle, mais tel a été l'ébranlement de son cerveau qu'elle ne reconnaît, tout de suite, ni Mme de Montmayeur, ni son fils.

—Je vais la coucher dans mon lit, dit-elle, et je la veillerai toute la nuit, si la fièvre se déclare, il faudra faire appeler un médecin.

—Le médecin, il n'y en a plus à Garches.

—Alors un major allemand !

Toute la nuit se passe, pour Montmayeur, dans des angoisses. Une fièvre cébrale peut se déclarer. Elle peut mourir. Heureusement, il n'en fut rien. Lucienne, presque aussitôt qu'elle fut étendue dans un lit, se mit à dormir. Elle était sauvée. Le matin elle se leva de bonne heure. Un large trait noir trahissait, sous ses yeux ternis, l'énorme fatigue de son cerveau. Sa première pensée a été pour Gauthier.

—Est-il mort ? A-t-il été fusillé ?

La seconde, pour ce qui s'est passé hier, devant elle. Comment tout cela était-il arrivé ? Elle était cependant bien certaine d'avoir vu le soldat sortir du puits, traverser le jardin et franchir la muraille. Elle en est réduite aux conjectures. Georges, plus malade, n'avait pas quitté son lit et il ignorait, le matin, en se levant pour

la première fois depuis quelques jours, les événements de cette nuit tragique. C'est Jean qui les lui a racontés. Lucienne n'ose, ce matin-là descendre de sa chambre. Que va-t-elle apprendre ? Elle a tant peur d'une catastrophe qu'elle préfère une heure de plus d'incertitude. Enfin elle se décide. C'est George qu'elle voit le premier. Il la considère avec tristesse. Ni l'un ni l'autre n'osent rompre le silence. Lui, devant ses alarmes, s'y décide.

—Comme vous avez dû souffrir.

—J'ai appelé plus d'une fois la mort.

—Est-ce qu'elle vient quand on l'appelle, dit le malade avec une ironie navrante. J'en sais quelque chose moi.

—Jean vous a tout dit.

—Tout.

—Gauthier est mort, n'est-ce pas ? il est mort ?

—Non.

—Ah ! dit-elle, ayant soudain un vague espoir.

—Non. On s'attendait, m'a raconté Jean, à son exécution ce matin même. Elle est retardée. Pour quel motif ? je l'ignore. Le bruit court qu'une revue sera passée aujourd'hui par le roi et les princes. Les soins de cette revue ont peut-être fait oublier Gauthier Bourreille.

—Où l'a-t-on conduit ?

—Pas bien loin.

En désignant du doigt les bâtiments de la fabrique, de l'autre côté de la cour.

—Ici, chez nous ; mais bien gardé !

—Si près ! murmura-t-elle.

Elle se tait. Georges la regarde avec attention.

—Vous songez aux moyens de le sauver ?

—Oui. Je l'avoue. C'est moi qui l'ai livré parce que Jean l'exigeait, parce qu'il le fallait pour le salut de Jean. A présent, je voudrais ne pas avoir sa mort à me reprocher.

—C'est juste. Mais comment faire ?

—Où est-il enfermé ?

—Dans une salle basse de la fabrique, où se tenait le contremaître. La fenêtre est grillée. Il y a deux portes, la première donnant sur la cour des ateliers, à l'intérieure ; la seconde donnant sur la campagne, mais celle-ci est condamnée depuis longtemps. La seconde seule est gardée. Un factionnaire se promène devant.

—Il est perdu !

—Je le crois. Il faudrait un miracle pour le sauver.

—Un miracle, hélas !

—J'appelle miracle, un concours de circonstances telles que nous ne pouvons pas, humainement, les prévoir.

Lucienne remonta dans sa chambre. Elle pleura longtemps.

—S'il meurt, je me tuerai !

Telle fut sa résolution, après ses larmes.

## VI

Lorsque Gauthier se vit prisonnier, il comprit bien vite qu'il était perdu ; il avait toutes les chances contre lui. Pris les armes à la main, il eût été fusillé comme franc-tireur. Pris en civil, après s'être introduit sous un déguisement dans ce poste des soldats allemands, il serait considéré comme espion. Dans les deux cas, il s'attendait donc à être passé par les armes.

—Tant mieux, murmura-t-il, dès qu'il se trouva seul et qu'il entendit la porte se refermer sur lui à double tour. J'ai la vie en horreur, à quoi bon vivre ?

Et il s'étendit sur le parquet, où il essaya de dormir. Sa fatigue était grande et cependant le sommeil ne vint pas. Et machinalement, il regardait autour de lui pour se rendre compte de l'endroit où il était prisonnier. C'était une pièce qui avait servi jadis de bureau. On le devinait aux taches d'encre sur le parquet. Ainsi que Georges l'avait expliqué, la chambre avait deux portes et une fenêtre. La première de ces portes communiquait avec une étroite cour qui formait le milieu de tous les ateliers. Ceux-ci étaient occupés par les Prussiens. Impossible de songer à s'évader de ce côté-là. L'autre porte donnait sur la campagne. De l'autre côté, c'était l'espace, c'était la liberté ; mais là, deux soldats veillaient. La porte était solide. Il essaya de l'ébranler, réunit toutes ses forces, hélas ! vainement.